

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

DE L'AUTORITÉ PATERNELLE

ET

DE L'ÉDUCATION DOMESTIQUE.

Le but principal du mariage est la génération et l'éducation de l'enfant.

Il existe une société entre les parents et les enfants. Les relations de père à fils et de fils à père sont évidemment des rapports naturels.

Mais toute société suppose l'autorité qui ramène la multitude à l'unité. On ne peut supposer que l'autorité soit aux enfants. Cette autorité, les parents l'ont reçue de l'auteur de la nature. En ne considérant que la communauté d'habitation sous le même toit, le père et la mère sont déjà en possession de l'autorité domestique lorsque les enfants entrent dans la famille ; si l'on envisage les enfants par rapport à leurs parents comme leur devant la naissance, ils leur doivent tout, à l'exception de l'âme qui est un don du Créateur.

La puissance paternelle est à la fois aux mains du père et de la mère, c'est un gouvernement *dyaschique* : " Mais, dit Grotius, s'il y a dissentiment entre les deux personnes, c'est celui du père qui l'emporte à raison de la supériorité de son sexe."

Nul doute que les parents ont une grande autorité et des droits incontestables sur leurs enfants ; mais, en retour, ils ont, vis-à-vis de ceux-ci, de graves obligations. L'une des principales est bien de leur donner l'éducation.

C'est un art, mais un art tellement difficile qu'il surpasse les capacités humaines, et il faut pour bien l'accomplir des grâces particulières. Les caractères sont tellement différents, les circonstances de la vie exercent une telle influence sur les esprits et sur les cœurs, qu'il faut, pour former ces êtres si sensibles à toutes les impressions, avoir des secours d'en haut.

" Aussi dit M. l'abbé Chaumont, l'Eglise recommande-t-elle aux pères de nourrir par la prière les devoirs de leur redoutable voca-

tion. Aussi la jeune femme chrétienne demande-t-elle à Dieu, dès le jour de ses noces, les grâces dont elle a besoin. C'est dans la prière qu'elle se prépare à l'honneur de la maternité; elle en médite, d'avance, dans le silence de son cœur et devant Dieu, toutes les grandeurs et les obligations."

On devrait, à mon avis, se préparer à ce saint état par une retraite comme pour le sacerdoce.

Est-ce là ce qui se pratique généralement? Hélas! on s'y engage ou avec indifférence, ou avec des idées coupables.

On ne doit donc pas être étonné de ce qui se passe; des refroidissements et même des haines succèdent à cet amour intéressé ou charnel, et toutes les passions qui en sont la suite, empoisonnent cette source d'où doit sortir une famille.

Et ce sont ces parents qui doivent former ce petit être à la vie. Une partie de cette éducation est le redressement de la nature viciée par la contagion du péché originel et compromise ainsi aux portes même de l'existence, car les parents sont chargés non seulement de cultiver l'âme de l'enfant et de faire croître les bonnes qualités que le Créateur y a semées, mais encore de corriger cette nature et d'arracher ce qui peut nuire à la croissance des vertus.

Cette éducation des parents remonte si haut que l'on peut tracer, chez les enfants, des qualités bonnes ou mauvaises qui ont été remarquées chez les parents; ce qui a donné lieu à dire: "Tel père tel fils."

En ce que regarde la mère, cette éducation commence même pendant la gestation. Nul doute que les idées de la mère n'aient une grande influence sur l'enfant qu'elle nourrit de son sang, et qui lui est tellement intime qu'il vit par elle.

" Vos petits enfants qui vont naître, dit Belouino, tressailleraient de frayeur dans le sein d'une mère sans cesse agitée par la passion. Ils partageraient, ces pauvres petits êtres, vos désespoirs, vos colères, vos emportements de joie ou de douleur."

A cette époque, la femme a naturellement une influence sur l'âme de l'enfant. Il est facile de le constater chez ces pauvres enfants qui séparés de leur mère aussitôt après leur naissance, héritent néanmoins de ses défauts ou de ses vertus.

Comment la mère n'aurait-elle pas surnaturellement une telle influence? Dieu ne saurait certainement être indifférent aux rêves ou aux pensées d'une mère.

Saint François de Sales, dans sa *Vie dévote*, dit: " Sainte Monique, pendant qu'elle portait saint Augustin, le dédia par plusieurs

offres à la religion chrétienne et au service de la gloire de Dieu, ainsi que lui-même le témoigne, disant : *Que déjà il avait goûté le sel de Dieu dans le sein de sa mère.*"

"C'est un grand enseignement pour les femmes chrétiennes, continue saint François de Sales, d'offrir à la divine Majesté le fruit de leurs entrailles, car Dieu, qui accepte les oblations d'un cœur humble et volontaire, seconde pour l'ordinaire les bonnes affections des mères en ce temps-là : témoin Samuel, saint Thomas d'Aquin, saint André de Fiesole et plusieurs autres."

J'ai tenu à dire ces choses à l'Union catholique où se trouvent des hommes mariés, et des jeunes gens qui pour la plupart contracteront mariage. On ne se prépare pas assez à cette sublime mission d'élever des enfants, on manque de dispositions et généralement on est privé des grâces nécessaires aux obligations qu'elle impose.

Et ces bonnes dispositions requises pour la réception du sacrement, qu'on se garde de les dissiper en s'éloignant de l'autel où l'on a fait serment d'être fidèles aux engagements du mariage.

Que la ferveur continue longtemps après et toujours, car pendant toute la vie les parents sont les éducateurs de leurs enfants, et, comme je viens de le constater, même à une période de la vie où l'on ne soupçonnerait pas qu'ils écoutent, qu'ils ressentent, qu'ils apprennent, qu'ils s'imprègnent des qualités que possèdent les auteurs de leur existence.

Voilà l'enfant né ! Il s'appellera du nom que vous lui donnerez. Mais, de grâce, donnez lui tout de suite au baptême, un protecteur au ciel ; au lieu de ces noms romanesques qui ne jettent pas seulement sur vous du ridicule, mais qui, sur le berceau même de votre nouveau né, sont un hommage rendu aux vices dont les héros de romans se sont souillés.

Joignez, si vous le voulez, au nom d'un saint patron le nom de famille d'un vos ancêtres dont vous voulez transmettre le souvenir, cela n'a rien que de louable ; mais choisissez pour votre enfant, parmi les saints du ciel, un protecteur spécial qu'il puisse invoquer avec confiance dans les difficultés de la vie.

"Le berceau ! Avez-vous jamais bien réfléchi, dit l'abbé Marchal, à la majesté que doit avoir, pour le regard d'une mère chrétienne, cette coquille ornée de dentelles que nous appelons berceau ?

"Voyez plutôt cette nacelle de jonc qui s'avance lentement, bercée par les eaux du Nil. Le voyageur, qui la voit passer du rivage, la regarde un instant avec un sentiment de curiosité mêlé

d'indifférence ; puis il s'en va sans même se demander ce qu'elle contient. Elle ne renferme en effet qu'un enfant, un enfant tout petit, qui n'a pas même conscience du danger qu'il encourt, et ne sait faire encore que trois choses, dormir, pleurer et sourire. C'était bien peu ! Et, cependant cette corbeille renfermait plus de merveilles que tous les palais de Thèbes ou de Memphis. Elle renfermait le châtimeut de Pharaon, les prodiges de la mer Rouge, les Tables du Sinaï, la gloire de Sion, les destinées d'Israël, et la lumière du monde ; elle renfermait Moïse ! Or, on peut dire de tout berceau à quelques égards, ce que je dis de ce berceau de Moïse, " il contient l'espérance du monde parce qu'il en contient l'avenir."

Et, ce petit enfant qui ne semble avoir de connaissance que pour pleurer, boire et dormir, croyez-vous qu'il ne puisse recevoir l'impression de l'éducation ?

A cette époque, ce n'est pas seulement par les regards de sa mère, par ses baisers, ses mots enchanteurs, qu'il recevra les leçons de l'existence. Non, elle a un autre moyen de faire passer dans ce petit être les qualités de son cœur et de son âme.

" Parmi les prévenances de la bonté de Dieu, dit l'abbé Chaumont, il n'en est pas de plus touchante que l'honneur qu'il fait à la mère de tirer de son sein la nourriture dont a besoin cet être chéri. Le grand vœu de la mère, c'est de se prodiguer pour son enfant ; quel meilleur moyen que de se donner soi-même que de faire communier à la vie de tous les jours, l'enfant à qui elle a donné la vie."

Il y aurait ici, Messieurs, occasion de faire des rapprochements sublimes entre cette communion et cette communication divine que fait un Dieu de lui-même à ceux qu'il engage à se nourrir de sa chair, et par laquelle manducation ils deviennent d'autres Jésus-Christ. Je ne puis ici que mentionner sa raison d'être et ses effets immédiats.

" La mère qui nourrit, dit l'abbé Marchal, achève de créer son enfant. Au dehors comme au dedans elle continue de mettre son sang dans son sang, sa chair dans sa chair, et se fait de plus en plus mère. Elle n'a toute sa vraie beauté que quand elle tient dans ses bras l'enfant attaché à son sein, et y puisant, avec une faim qui ne sait pas se rassasier, cette vie que la mère lui verse toujours dans un lait nourricier, comme elle la lui versait dans son sang générateur." Il n'y a pas de doute que l'enfant, en puisant la vie du corps dans cet allaitement, hérite de la constitution physique de celle qui la lui donne. Aussi certaines maladies doivent-elle engager la mère

à se priver d'allaiter son enfant ; alors il faut s'efforcer de trouver une nourrice d'une bonne constitution ; mais il n'y a pas que la constitution qu'elle transmet à son nourrisson ; il n'y a pas de doute qu'elle le transforme pour ainsi dire en un autre elle-même.

Beaucoup de savants pensent que l'enfant puise, dans le lait qu'il reçoit, des aptitudes semblables à celles du sujet qui le lui donne. D'où il suit que si une mère chrétienne ne veut inoculer dans l'âme de son petit enfant le germe de bien des dispositions funestes, elle doit ne recourir qu'à un lait dont elle n'ait à redouter aucune influence fâcheuse. Ce que je dis ici est d'une telle importance, l'effet suit si évidemment la cause que, lorsqu'une mère ne peut employer d'autre ressource que le lait des animaux, les médecins expriment encore le désir que le lait ne contienne le principe d'aucun vice.

“ Comme la sève, dit l'abbé Marchal, coule et s'épanouit de l'arbre dans son feuillage pour s'épanouir en fleurs qui présagent les fruits, ainsi la mère a compris que la tendresse doit, de son cœur s'épanouir sans tarir jamais pour achever cet être ravissant qui doit être bientôt la plus belle fleur de sa vie, et plus tard le plus beau fruit de son amour.”

“ Assise auprès du berceau, dit Belouino, c'est la femme qui apprend à l'homme enfant les noms qu'il doit vénérer toujours ; c'est elle qui verse, de son cœur dans le sien, ces amours ineffaçables qui y resteront toute la vie. Il pourra les obscurcir ; les passions, les orages de l'existence pourront bien les voiler quelque temps ; mais toujours ils parleront au fond de la conscience, souvenirs et remords tout à la fois. Ils apparaîtront comme un reproche dans le passé et comme un gage d'espérance dans l'avenir.”

J'en ai dit assez pour faire comprendre la suprême inconséquence d'une mère qui, sans raisons, donne à une autre le soin de former le cœur de son enfant ; et combien sont coupables celles qui, pour se débarrasser de ce soin et être plus libres de s'amuser, privent de ce précieux héritage ce petit être qui réclame ce droit avec énergie.

On doit aussi conclure que la femme pendant l'allaitement, plus encore que pendant la grossesse, ne doit entretenir dans son cœur que de saintes pensées. Aussi quelle imprudence ne commettent pas les maris qui, sous un prétexte, ou sous un autre, détournent de leurs aspirations élevées les jeunes mères, soit en ridiculisant leur dévotion, soit en leur fournissant les occasions d'une grande dissipation.

Mais l'enfant va bientôt ouvrir les yeux aux connaissances. Le

rideau qui les lui cachait s'ouvre doucement à la lumière qui illumine peu à peu son intelligence. Il faut alors s'appliquer, par les paroles et les exemples, à ne lui enseigner que le vrai, le beau et le bien.

Le vrai.—Loin de l'enfant tous les mensonges en apparence inoffensifs, mais toujours pernicious. Ils sont si nombreux dans la vie que je renonce à les énumérer, et la science qu'apprend le mieux l'enfant, c'est celle de mentir. Pourquoi ? Sans doute que la faute originelle l'entraîne à cela, puisque le démon est appelé le "père du mensonge," mais les leçons qu'il reçoit à chaque instant de cacher, ou de déguiser la vérité, y sont pour beaucoup. C'est la bonne qui l'excuse ouvertement de ses petites fautes ; c'est la grand'mère qui lui apprend à accuser les autres des péchés qu'il commet ; c'est quelquefois la maman qui lui enseigne à dire au papa le contraire de ce qui se passe.

Le beau.—Le goût se forme par la contemplation du beau. Il y a des beautés, telles que celles de la nature, de la vertu et de la religion, qui s'imposent, et que l'on peut expliquer à l'enfant. On peut le familiariser avec le beau, lui donner du goût en lui mettant, devant les yeux, de beaux tableaux, des objets d'art ; en lui faisant entendre de la musique harmonieuse, la récitation de gracieuses poésies, en se servant d'un langage approprié ; par le décor des salons, la visite des galeries d'art, etc.

Le bien.—Que de choses à dire sur ce point. Il est entendu que le monde est scandaleux et que les enfants suivent l'exemple qu'ils ont sous les yeux : "Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es. Aussi que de précautions ne devrions-nous pas avoir dans le choix de nos lectures. Cette cire molle, qu'on nomme caractère, s'impressionnera de tout ce que l'oreille entendra, de tout ce que l'œil verra. Il ne rêve, que de grandes et nobles choses, l'enfant qui n'entend parler que de faits d'armes, d'honneur, de gloire. C'est par de tels récits que l'on formait les preux chevaliers ; la lecture de la Vie des saints enthousiasme l'enfant comme le jeune homme et c'est, sur les genoux de leurs mères, que les héros chrétiens prenaient la résolution d'être des martyrs de leurs devoirs.

Au lieu donc de nourrir l'intelligence des petits enfants de récits mensongers, romanesques ou malsains, qu'on leur fasse part de lettres édifiantes de morale en action ; qu'on ne cesse de leur inculquer l'amour du bien, l'amour du prochain, et qu'on leur inspire de la répulsion pour le mal et la vengeance.

Que les parents s'efforcent de s'entourer d'amis et de serviteurs qui ne soient pas pour leurs enfants des occasions de contamination. Il est inutile de m'étendre plus au long sur cette influence néfaste de l'entourage ; si nous allions l'oublier, les épaves sans nombre qui sont le produit de son contact, nous le rappelleraient constamment.

Nous n'avons, d'ailleurs, qu'à nous interroger pour voir que tout ce que nous avons appris de mal vient généralement des autres, souvent de ceux qui étaient chargés de nous en préserver. Et Notre Seigneur a eu bien raison de lancer des imprécations contre ceux qui scandalisent les enfants.

L'enfant grandit en âge, et il doit aussi grandir en sagesse.

Outre l'éducation par l'exemple et les paroles, il faut y joindre l'étude. Mais de même qu'il ne faut pas donner à l'estomac une nourriture trop forte, ou trop abondante afin de ne pas affecter la constitution, de même, pour l'entretien du cœur, il ne faut administrer à l'intelligence de l'enfant qu'une nourriture qu'elle puisse s'assimiler facilement.

«Souvent, dit l'abbé Chaumont, on abuse étrangement de cette première effervescence d'esprit ; semblables à ces plantes aux pâles couleurs que la chaleur factice d'une serre contraint à produire hâtivement des fleurs et des fruits, mais à la condition de s'étioler presque en même temps, ces petits enfants, surrexcités sans trêve ni pitié, se hâtent en souriant de penser et de parler comme des hommes, mais pour s'épuiser vite au risque d'en mourir.» Le savant abbé aurait pu ajouter ; au risque d'en devenir fous : c'est ce qui arrive souvent.

N'est-ce pas ce qui arrive dans notre pays depuis quelques années surtout, où, sans s'inquiéter de la formation graduelle de l'intelligence et du cœur, on cherche une école où l'on *pousse vite* les enfants. Et, il n'en manque pas de ces écoles où l'excellence se mesure d'après la quantité des livres qu'on y feuillette.

La question des écoles fait immédiatement surgir celle du droit qu'ont les parents de les choisir. J'ai posé, dès le commencement de cette conférence, que les parents ont autorité sur leurs enfants, et, qu'après Dieu, ils ont l'autorité suprême. Et l'attitude de l'autorité paternelle est celle-ci : Plus la raison de l'enfant est faible, plus l'autorité doit être ferme. A mesure que la raison de celui-ci se développe, l'empire de celui-là se fait naturellement moins sentir, et disparaît entièrement lorsque l'enfant est devenu un homme.

La loi civile le présume un homme lorsqu'il a atteint vingt-et-un

ans : mais il peut être émancipé avant ce temps. Est-ce à dire que les parents cessent d'avoir toute autorité sur leurs enfants lorsqu'ils sont majeurs ? En tout temps les enfants doivent respect à leurs parents. Car c'est pour tous et pour tout âge qu'il est dit : "Père et mère tu honoreras." L'autorité paternelle se prolonge donc, sinon légalement au moins moralement, durant toute vie de l'homme. Or, l'éducation de l'enfant doit être faite par ceux qui sont la cause prochaine de l'existence de l'enfant. De par la loi naturelle, ceux-là sont les éducateurs de l'enfant qui sont liés à lui par les rapports les plus étroits et dotés, par la nature, d'un caractère spécial pour la fonction de l'éducation et qui portent à l'enfant les sentiments les plus tendres.

Puisque Dieu a institué les parents pour être les éducateurs de immédiats de leurs enfants, il ne leur est point permis d'abdiquer complètement ce devoir, de le confier à d'autres, de sorte qu'ils n'aient plus à s'occuper eux-mêmes de leurs enfants. Ils peuvent, il est vrai, les confier à d'autres mains capables, mais sous leur propre surveillance et à leurs risques et périls.

Nous pouvons le dire : Nous sommes heureux d'avoir nos communautés religieuses auxquelles nous pouvons confier nos chers enfants. Les maîtres laïques que nous avons, en ce pays, nous offrent beaucoup de garanties ; nous nous plaisons à le constater à l'honneur du corps enseignant. Les sacrifices que les professeurs sont obligés de faire et le dévouement qu'ils déploient dans l'enseignement, semblent leur valoir le privilège de rester bons chrétiens au milieu du monde. Fasse le ciel qu'il en soit toujours ainsi, et que les vertus de ceux qui professent actuellement servent d'exemple à ceux qui viendront après.

Donc, si Dieu a imposé aux parents, préférablement à tous autres, le devoir de l'éducation, il est manifeste que nul n'a le droit de leur créer des entraves, ou de leur enlever, de quelque manière que ce soit, ce noble office, pas plus l'Etat que d'autres. Cette liberté leur est garantie quant au mode de l'éducation.

Il n'est permis à personne d'instruire les enfants, à moins qu'il n'ait reçu des parents l'autorisation ou le droit d'enseigner. Pour enseigner il faut avoir autorité sur son élève. Or, si l'on cherche dans l'ordre naturel on ne trouve, en dehors des parents, personne qui, de son propre droit, soit investi de ce pouvoir.

Il n'y a donc pas d'autre moyen que de demander aux parents le pouvoir en question, permission ou pouvoir qui peuvent se donner tacitement.

Mais quant il s'agit de l'ordre surnaturel, les ministres de l'Eglise tiennent leur droit de s'occuper de l'éducation morale et religieuse directement de Dieu qui le leur a conféré en vue du salut éternel des hommes. Que si on veut envisager l'instruction littéraire séparément, les ministres de l'Eglise, eux-mêmes, ne peuvent la donner si ce n'est au nom des parents.

Les parents ont donc le droit de choisir des écoles ou d'en ériger, sous le contrôle ecclésiastique, quant à ce qui concerne la morale et la religion.

Il va s'en dire que si les parents sont des vagabonds ou des aliénés, l'Etat a pour devoir, en pareils cas, de prendre, sous la direction de l'Eglise, soin des enfants qui n'ont pas de tutelle convenable.

Voilà pourquoi sont créées les Ecoles d'industrie et de réforme, qu'il est sage et logique de placer sous la direction de religieux.

Bien des pages ont été écrites sur l'éducation ; bien des systèmes ont été employés, et l'on en est arrivé à bien des mécomptes dans les théories nouvelles, surtout dans celles où l'on a permis à l'Etat d'entrer, tout botté, dans le sanctuaire de la famille et d'y dicter ses volontés. Tant que l'Etat est chrétien, le principe de le laisser ainsi gérer les écoles n'a pas de conséquences directement fâcheuses. Mais adviennent le triomphe de certaines idées qui prévalent malheureusement aujourd'hui chez un grand nombre, les conséquences de reconnaître ce droit à l'Etat deviennent désastreuses.

Les catholiques ne doivent pas se désintéresser de la question vitale de l'éducation, d'où dépend absolument l'avenir d'un pays. Les impies ne s'y trompent pas... ni l'Eglise non plus. Voilà pourquoi, dans les deux camps, l'on fait tant d'efforts pour s'emparer de cette direction.

L'Eglise cependant, malgré sa toute puissance, ne réclame la direction que dans le domaine moral et religieux, tandis que l'Etat, quand une fois il a franchi les limites, ne se gêne pas de vouloir régenter même les consciences.

Serrons nous donc, fermement attachés à ces enseignements de l'Eglise qui sont seuls le gage de la liberté des parents, et une garantie contre la prétention de vouloir mouler les générations au goût des Phaétons, qui, comme le fils d'Apollon, menacent tantôt d'incendier la terre, tantôt de la priver de la chaleur nécessaire à sa fertilité.

B. A. T. DE MONTIGNY,
Chevalier de l'Ordre militaire de Pie IX.

ETUDES GEOLOGIQUES.

(Résumé d'une conférence faite par le R. P. CARRIER, C. S. C., du collège Saint-Laurent, à la faculté des arts de l'université Laval, à Montréal.)

Origines du globe terrestre.—Accord de la Bible et de la Science sur la durée et la succession des âges géologiques.

I. LE PLUS ANCIEN CONTINENT.

Le Nouveau Monde est le monde ancien, et par contre, l'Ancien Monde est le monde nouveau. Cette assertion peut paraître, de prime abord, comme une contradiction de termes, ou, tout au moins, comme une de ces singulières absurdités qu'on accuse—non toujours à tort, il faut bien le reconnaître—nos savants modernes de commettre quand, par exemple, leur dieu familier—le *Daimôn* de Platon—les tient; ou que la manie, souvent inconsciente et irrésistible de l'excentricité les pousse! Cependant, hâtons-nous de le dire, cette proposition tout paradoxale qu'elle semble être, n'est nullement absurde: elle est vraie,—absolument, scientifiquement vraie, même il y a peu de vérités de l'ordre physique qui soient aussi bien démontrées que celle-là, comme nous allons bientôt le voir. Seulement, il s'agit de bien s'entendre sur la valeur et le sens des termes et les éclaircir en les amplifiant un peu. C'est ce que nous allons faire. L'ancien monde ou le continent oriental, sous les points de vue de l'habitation primitive de l'homme, du berceau de l'humanité, des premières migrations des peuples autochtones, de la fondation des premiers empires, et, partant, des origines de l'histoire de la race humaine, est bien, incontestablement, le monde ancien; mais le nouveau continent ou l'hémisphère occidental, communément appelé le Nouveau Monde, à cause de sa découverte comparativement récente, est très certainement, sous le rapport strictement géologique, le monde ancien. C'est dire, en d'autres termes, que les données fournies par la géologie, qui est essentiellement une science d'observation, démontrent clairement que le continent américain a été formé à une époque bien antérieure à

celle qui a vu surgir des eaux l'hémisphère oriental qui, comme on sait, comprend l'Europe, l'Asie et l'Afrique. Je dirai plus : le Canada, surtout la province de Québec, est géologiquement le plus ancien pays du monde, et sa fameuse chaîne des Laurentides, au nord du Saint-Laurent, sans être d'une bien haute élévation, ni d'une très grande étendue en superficie—étendue et hauteur qu'elle n'a pu avoir, vu sa formation à une époque où la croûte terrestre était peu résistante—est, pour ainsi dire, la notochorde ou rainure primitive de l'écorce de notre globe, correspondant, en quelque sorte, à celle que les physiologistes observent dans la formation des animaux vertébrés à l'état embryonnaire. La grande ligne axiale ou arête des Laurentides,—là où se trouve à peu près la hauteur des terres,—peut, à juste titre, être appelée la colonne vertébrale de la terre. Ces antiques et belles Laurentides dont nous sommes tous si fiers, et qui contiennent, dans leur vaste sein, tant d'incalculables richesses en fait de fer, de cuivre, de graphite, de mica, de phosphate de chaux, etc., etc., ont donc été formées à l'origine des temps géologiques proprement dits, à l'époque archéenne, alors que la vie, soit végétale, soit animale, n'avait peut-être encore paru nulle part sur le globe terrestre, et que, pour cette raison, on nomme âge azoïque. Commençant au Labrador, les Laurentides longent le golfe du Saint-Laurent à une assez faible distance de ses côtes jusqu'à Tadoussac, où le puissant éperon du Saguenay, si admiré des touristes, se dirigeant vers le nord-ouest a pris sa naissance. Puis, continuant leur direction vers l'ouest le long du majestueux Saint-Laurent, elles viennent bientôt mouiller leur pied dans le fleuve même au cap Tourmente, non loin en aval de Québec. De là, s'éloignant sensiblement du fleuve dont elles ont préparé le lit qu'elles encaissent, elles en remontent le cours jusqu'à la longitude de la ville de Montréal, d'où elles ne sont distantes que d'à peu près 25 à 30 milles. De ce point, abandonnant le Saint-Laurent, elles suivent une direction presque parallèle à la rivière des Outaouais pendant une centaine de milles ; là, elles traversent à angle presque droit au Long-Sault, et finissent par atteindre les rivages septentrionaux de la baie Georgienne et des lacs Huron et Supérieur, longent ces lacs dans toute leur longueur, et finalement vont se perdre, en diminuant considérablement de hauteur, dans le grand Nord-Ouest en s'inclinant fortement vers le nord. Leur longueur totale, d'après sir Logan, est de 3,000 milles, et leur élévation moyenne de 12 à 1,500 pieds seulement. Un des sommets les plus élevés, après ceux du

Saguenay qui atteignent jusqu'à 4,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, est celui de Sainte-Anne de Beaupré que tout le monde a vu et que bien des personnes ont gravi. Ce sommet est à 2,700 pieds au-dessus du fleuve. Il a dû être bien plus considérable à l'origine ; mais les effets de l'érosion et de la dénudation par l'action constante et tant de fois séculaires des causes physiques et chimiques, l'ont abaissé notablement et l'ont arrondi de tous côtés en forme de cône écrasé : ce qui, d'ailleurs, se voit tout le long des Laurentides. Les sommets du cap Tourmente, près de Saint-Joachim et de la montagne Tremblante, en arrière de Saint-Jérôme, ont, tous les deux, près de 2,000 pieds de hauteur.—Cette grande chaîne de montagnes est assise, dans toute sa distance, c'est-à-dire des bords de l'Atlantique à ceux de la mer Arctique, sur une formation de roches évidemment sédimentaires, mais fortement pliées et contournées en tous sens, profondément métamorphiques et partiellement cristallines, et à laquelle elle a donné son nom. C'est une des gloires du Canada,—entre plusieurs autres, une gloire qu'aucune ombre n'obscurcit—d'avoir vu la priorité de son grand système laurentien—l'inférieur et le supérieur, reconnue de nos jours, sans conteste, par tous les plus illustres géologues du monde entier. On a bien des fois comparé—et avec raison—cette grande étendue de terrains primitifs à un immense V dont l'un des jambages, le plus court et aussi le moins large, se baigne dans l'Atlantique à l'extrémité orientale du Labrador ; et l'autre, de beaucoup le plus long et d'une largeur de plusieurs centaines de milles, contourne au nord, toute la partie méridionale et occidentale de la baie d'Hudson, et dont l'angle très obtus repose sur le lac Simcoe dans l'Ontario. Ce qui rehausse encore la gloire du Canada, qui, comme on vient de le voir, possède, à nu, les roches les plus anciennes du monde—le seul continent primitif qui existât alors que "l'aride ou le sec d'abord apparut au milieu des eaux,"—c'est que ces roches laurentiennes de l'époque *éozoïque* du laurentien supérieur, contiennent, très probablement, les vestiges du plus ancien animal qui ait jamais existé. Ce serait, croit-on, un *foraminifère*, de la classe des *rhizopodes*, découvert, il y a 25 ans, par notre éminent concitoyen, M. le principal Dawson et décrit par le célèbre Dr Carpenter, de Londres. Ce protozoaire porte le nom bien choisi d'*Eozoon Canadense* (1), et

(1) Cette opinion, que le R. P. Carrier donne comme très probable, est rejetée par la plupart des savants français qui ne reconnaissent dans cet *Eozoon Canadense* qu'une simple particularité géologique.

son habitat spécial est à la côte Saint-Pierre, paroisse de Grenville, comté d'Ottawa. J'ai donc eu raison de dire que le Nouveau

L'abbé Moigno (*Splendeurs de la Foi*, T. II, page 300), dit à ce sujet : En 1854, sir William Logan rencontra, dans le terrain Laurentien du Canada, une apparence de corps organique que M. Dawson, de Montréal, prit pour un foraminifère, à laquelle il donna le nom d'*Eozoon Canadense*, et qui faisait pour la première fois à la loi de priorité du règne végétal sur le règne animal, une exception bien petite en réalité, mais qu'on ne manqua pas d'opposer à la cosmogonie mosaïque. Il en a été de ce démenti comme de tant d'autres, non-seulement en ce sens que l'exception a confirmé la règle, mais parce qu'il s'est évanoui de lui-même. Le fameux *Eozoon* n'est très probablement pas un être organique, et le plus savant de nos paléontologues, M. Bayle, avait raison quand il en faisait un canard américain."

Vers la même époque (1854) l'attention des zoologistes fut excitée par l'annonce d'une découverte extrêmement curieuse qu'un savant bien connu, M. Huxley, venait de faire dans le produit des dragages du fond de l'Atlantique. M. Huxley constata qu'on trouvait partout en masses considérables un organisme gélatineux, et pour lequel il proposa le nom de *Bathybius*, ou être vivant dans la profondeur de la mer. Cette masse gélatineuse n'était rien qu'une sorte de sarcode ou de protoplasme sans formes définies sans organes distincts. Mais le *Bathybius*, ce protoplasme informe abondamment répandu sur le fond de la mer, flattait trop bien les idées des transformistes pour que sa découverte ne fut pas accueillie avec enthousiasme. Ainsi Hæckel, Gûmbel se joignent à M. Huxley.

A l'époque où parurent leurs travaux, dit M. de Lapparent, (*Revue des questions scientifiques*), "les géologues étaient fort occupés d'une découverte faite par MM. Dawson et Carpenter dans les calcaires serpentineux laurentiens du Canada. En plusieurs endroits ces marbres offraient un enchevêtrement de calcaire et de serpentine où les savants dont nous venons de parler, crurent reconnaître les caractères d'un gigantesque protozoaire.

"Le *Bathybius* venait à point pour combler cette lacune, et il apportait à la thèse de MM. Dawson et Carpenter un renfort dont ils ne manquèrent pas de tirer parti contre ceux qui refusaient de voir dans l'*Eozoon Canadense* autre chose qu'une particularité minéralogique.

"Plus tard, des dragages faits, pendant trois ans, ne produisirent quoique ce soit qui ressemblât à un protoplasme quelconque. Qu'était donc devenu le *Bathybius* ?

L'eau de mer, soumise à diverses analyses et à diverses réactions, donna pour résultat définitif une gelée prenant en très peu de temps la forme du sulfate de chaux. Ainsi le fameux *Bathybius* descend au rang d'un vulgaire précipité minéral.

"Résumons, dit M. de Lapparent, la morale de cette histoire. Des zoologistes qui marchent aujourd'hui à la tête du mouvement scientifique dans leurs pays respectifs, les Huxley, les Hæckel découvrent et décrivent minutieusement un corps organisé qui réalise l'idéal des transformistes ; c'est la vie diffuse, à peine définie ; en un mot c'est la matière commençant à s'organiser elle-même. A leur suite s'engagent aveuglément les Zittel, les Gûmbel et tant d'autres.

Le *Bathybius* prend sa place dans les traités descriptifs ; les Dawson et les Carpenter ne craignent pas de l'invoquer pour expliquer les caractères énigmatiques de leur *Eozoon Canadense*, et voilà qu'en dernière analyse, il se trouve que tout ce bruit s'est fait autour d'un vulgaire précipité minéral que l'imagination seule des observateurs avait doté des propriétés de la matière organisée.

"Devant un tel résultat n'est-il pas permis de sourire, et ne serait-on pas excusable d'évoquer ici le souvenir de cet astrologue de la légende qui découvrait des animaux dans la lune, parce qu'une souris s'était introduite dans son télescope."—*La Revue*.

Monde est le monde ancien ; que le Canada, surtout la partie nord des fleuves Saint-Laurent et Ottawa, et des grands lacs Huron et Supérieur, est, comme étendue quasi-continentale, la contrée la plus ancienne du globe, et qu'aucune autre parcelle de terre n'émergeait alors des eaux, sauf quelques rares îlots aux Etats-Unis, au Mexique, au Brésil, en Bohême, en Bavière, en Suède, en Ecosse, et quelques autres localités bien connues des géologues.

Entre cette première émergence de notre globe et l'apparition de l'homme, un *long temps* s'est écoulé.

(A suivre.)

M. CHARLES HUOT ET L'ÉGLISE DE SAINT-SAUVÉUR.

C'est vraiment une heureuse pensée qu'ont eue des Québécois du faubourg Saint-Sauveur de confier à M. Charles Huot la tâche de décorer leur église paroissiale. Sur les douze grands tableaux dont ils lui ont donné la commande, cinq sont déjà faits. Ce sont d'immenses toiles qui couvrent la voûte de la grande nef et où le talent de l'artiste a pu se déployer à l'aise.

Une de ces toiles représente la *Transfiguration* de Raphaël, moins le hors-d'œuvre du pied de la montagne ; les autres sont des compositions de M. Huot lui-même : la *Fin du monde* ; le *Jugement dernier* ; l'*Enfer* ; le *Ciel* :—sujets dantesques, entreprise audacieuse, j'allais dire téméraire.

Un seul de ces derniers tableaux, pour être complet, aurait nécessité plusieurs années de travail. M. Huot n'avait que la promesse d'une faible rémunération, et il n'a pu consacrer que deux ans à ces quatre compositions, auxquelles, cependant, il a su donner un cachet de grandeur et d'originalité qui révèle un souffle réel d'inspiration et un talent supérieur.

Le *Ciel* nous montre un groupe d'élus tournés vers Jéhovah, et, à distance, sur un trône élevé, Jéhovah lui-même entouré d'anges aux harpes diaphanes. Cette composition, où l'auteur se révèle à la fois excellent dessinateur et coloriste expérimenté, est d'une noblesse parfaite. Nous ne voyons guère la figure des personnages du premier plan, et c'est là peut-être une habileté ; car qui pourra, sans le vague, l'indécis, le mystérieux et tous les procédés qu'offre la perspective, rendre avec quelque succès la figure des élus jouissant de la vision divine, contemplant ce que l'œil de l'homme n'a jamais vu, entendant ce que son oreille n'a jamais entendu, et demeurant éternellement sous l'empire d'un ravissement inénarrable ! Même avec toutes ces ressources, le Tintoret, dans la *Gloire du Paradis*, du palais des doges de Venise, un chef-d'œuvre pourtant, a failli à la tâche.

La poésie et l'éloquence ont à peine réussi mieux que la peinture

et la sculpture lorsqu'elles ont traité ce sujet. Et si la musique, ce "langage de l'âme sensible," a pu faire entendre comme un écho des harmonies divines, et trouver quelques-uns de ces accents que le pape Marcel appelait *la musica dell' altro mondo*, qu'est elle cependant comparée aux délices des concerts éternels ?

Nous croyons que M. Huot a fait preuve de tact en représentant la plupart des personnages du premier plan de son tableau la face tournée de manière à ce qu'elle ne soit pas vue du spectateur. Si M. Huot a l'occasion de reproduire cette noble composition et si on lui donne le temps et la rétribution nécessaires, il pourra laisser voir, au second plan, plus de figures d'élus aux formes légèrement effacées, grouper les chœurs des anges dans des perspectives plus profondes et plus lointaines, peupler davantage son beau *Ciel*. Toutefois, ce qui est fait est admirablement fait, et même si M. Huot n'avait pas l'occasion de donner plus de développements à cette œuvre, nous n'aurions encore que des félicitations à lui offrir.

L'Enfer offre moins de difficultés à surmonter que le *Ciel*, à cause de la peine du sens. M. Huot a traité ce sujet largement et avec le plus grand succès. Les personnages du bas du tableau ne souffrent pas par le feu : Nous y avons remarqué particulièrement deux hommes qui s'arrachent mutuellement les yeux et une femme qui recule d'horreur sous l'haleine d'un monstre effroyable. Le fond du tableau représente l'éternel incendie de la cité dolente. A gauche Lucifer est assis sur un trône, dans l'attitude de l'orgueil et de la révolte. Une spirale horrible traverse l'espace : ce sont des démons qui arrivent de la terre avec un groupe de réprouvés. Cette toile est d'un grand effet.

Le dessin du *Jugement dernier* est noble et correct ; le coloris en est harmonieux. Le Souverain Juge, ayant à ses côtés la Vierge Marie et saint Jean-Baptiste, domine la scène, où figurent des anges soufflant dans des trompettes, et d'autres qui lisent dans le Livre de Vie. L'arrêt est prononcé : un groupe d'élus commence à s'élever dans les airs, tandis que, du côté opposé, règnent la terreur et la désolation. Une femme se tord les bras de désespoir ; son front renversé appelle la destruction et toute son attitude semble crier : "Montagnes, tombez sur nous !" Quelques sépulcres béants remplissent l'avant-scène.

Le tableau du *Jugement dernier*, comme celui du *Ciel*, est susceptible de recevoir plus de développements. Il porte à un haut

degré le cachet original de l'auteur, et indique, lui aussi, de fortes études au service de beaucoup d'intelligence et de talent.

Je n'ai pu voir *La fin du monde*, que des échafaudages cachait encore lorsque j'ai visité l'église de Saint-Sauveur.

Les autres compositions que doit faire M. Huot, pour compléter la commande qui lui a été confiée, sont *Le Purgatoire*,—*La Mort de saint Joseph*,—*La Nativité*,—*La Mission des Apôtres*,—*La Résurrection*,—*Jésus-Christ récompensant les bonnes œuvres*,—*Le Christ consolateur*.

Je me propose de retourner souvent à Saint-Sauveur voir ces productions de l'un de nos compatriotes les plus distingués et qui méritent un examen attentif et répété. Falardeau, dont on a vanté avec raison le beau talent, n'était qu'un excellent copiste. M. Charles Huot est plus que cela : il possède le génie créateur, et est lui-même l'auteur de ses tableaux. A ce titre, il prend rang parmi les rares compositeurs que la patrie canadienne a fournis à l'art de la peinture.

Les œuvres dont j'ai parlé dans cet article ne sont pas des tableaux de chevalet et n'en ont pas le fini. Ce sont de vastes esquisses dans le ton des fresques modernes, largement conçues, bien exécutées, nobles, hardies, originales. Leur création, je n'en doute pas, fera date dans l'histoire aux pages peu nombreuses encore de notre art national.

ERNEST GAGNON.

LES DISTRACTIONS D'UN SAVANT

Tout le monde connaît Ampère, le grand savant chrétien et franchement catholique, qui a créé à lui seul une science nouvelle : *l'électro-dynamie*, c'est-à-dire la partie de la physique qui a été la plus féconde en applications à la fois intéressantes et grandioses, notamment le télégraphe, le téléphone, le microphone et l'éclairage à l'électricité.

Ampère était aussi distrait que savant ; on cite de lui des distractions vraiment phénoménales. En voici quelques-unes :

Un jour en passant à Paris, sur un pont, il ramassa un caillou qui lui parut curieux. Tandis qu'il l'examinait en le tenant dans une main, il tira sa montre pour savoir l'heure, et, tout à coup, son examen terminé, il mit gravement le caillou dans son gousset et jeta la montre dans la Seine, par dessus le parapet.

Un autre jour, voyant un omnibus arrêté, il prit l'un des panneaux pour le tableau noir de son cours. Il s'approcha, tira un morceau de craie de sa poche et se mit à tracer sur le panneau les équations d'un problème qui le hantait ; il touchait à la solution, quand l'omnibus se remit en route, laissant Ampère stupéfait de voir son tableau noir prendre ainsi la poudre d'escampette.

Invité à un grand dîner chez M. de Fontanes, ministre de l'instruction publique, grand-maître de l'Université, il s'y rendit en costume d'académicien. Mais, fort gêné par l'épée qui lui battait les jambes, il s'en débarrassa pendant la conversation au salon qui précédait le dîner, en la glissant, avec son fourreau, sur un canapé, derrière des coussins.

Tout alla bien pendant le dîner ; mais dans la soirée qui suivit, l'incorrigible distrait, entraîné par son penchant habituel, se confina dans un coin et se laissa absorber par la recherche d'un ou deux problèmes, ne pensant plus à l'endroit où il se trouvait ni aux heures qui s'écoulaient, si bien qu'après minuit il ne restait plus personne qu'Ampère qui calculait dans son fauteuil et la maîtresse de la maison, qui avait cru de son devoir de lui tenir compagnie jusqu'au

bout et qui, respectant ses calculs, s'était assise en silence, attendant qu'il eût fini.

Enfin, Ampère se réveilla de sa distraction au bout de plusieurs heures, tandis qu'au contraire, Mme de Fontanes s'endormait. Tout confus, l'académicien se mit en devoir de chercher son épée pour se retirer. Par malheur, il reconnut, avec effroi, que Mme de Fontanes était assise précisément sur le canapé où il avait caché cette épée avant le dîner.

Après avoir hésité, il se dit qu'après tout le mieux était de ne pas réveiller la maîtresse du logis, et, se mettant à genoux près de Mme de Fontanes, il essaya de glisser la main entre le dossier du canapé et la robe de la dame pour atteindre l'épée. Au bout d'un instant, sa main rencontra le pommeau. Doucement, doucement, il se mit à tirer sur la poignée ; mais au moment où il amenait l'arme hors du canapé, il s'aperçut que le fourreau était resté en plan, et qu'il n'avait que la lame nue. Le désappointement lui fit pousser une exclamation. A ce bruit, Mme de Fontanes se réveille en sursaut, ouvre les yeux et se met elle-même à crier très fort, en voyant un homme agenouillé devant elle et brandissant un épée nue. On accourt, et l'on trouve Ampère terrifié comme un assassin pris en flagrant délit.

Mais de toutes les distractions d'Ampère, nous avons gardé la plus forte pour la dernière. La voici :

Se trouvant un jour en soirée chez l'astronome Delambre, son collègue à l'Institut, et portant, comme c'est l'habitude, son chapeau à claque sous le bras, il eut besoin à un certain moment de se retirer dans un endroit écarté. Au bout d'un instant, il revint... satisfait, et continua à circuler parmi les groupes. Seulement, il portait sous son bras, au lieu de chapeau, le *couvercle arrondi* que vous savez !

Et malgré les rires des assistants, il ne s'aperçut de son erreur qu'au moment du départ, lorsqu'il voulut s'en coiffer !

L'ORDRE DU MONDE PHYSIQUE

ET

SA CAUSE PREMIÈRE D'APRÈS LA SCIENCE MODERNE.

L'ORDRE UNIVERSEL.

RAPPORT DES ESPÈCES ET DES RÈGNES DE LA NATURE.

ART. 1^{er}. RAPPORTS ENTRE LES ESPÈCES.

Jusqu'ici nous avons parcouru différentes parties du règne végétal et du règne animal, et nous y avons trouvé de nombreux caractères d'harmonie, de finalité. Il nous reste à dire quelque chose de l'ordre général, et des rapports qui existent entre ces différentes parties de la création. Ici encore nous n'avons qu'à recueillir les observations de la science actuelle.

Agassiz, un des plus savants naturalistes contemporains, connu par ses travaux sur la faune et la flore de l'Amérique, a publié en 1869 un livre intitulé : *De l'Espèce et de la Classification en Zoologie*. Il y expose les rapports harmonieux qui existent entre les divers animaux, entre leurs espèces, entre le règne animal et le règne végétal ; leur succession graduée et leur développement dans le cours des siècles ; et, de ce plan, de cet ordre, il remonte à l'idée directrice, à la cause intelligente qui seule a pu concevoir cet ordre et le réaliser. Il dit au début de son ouvrage : " S'il est une fois prouvé que l'homme n'a pas inventé, mais seulement reproduit (par ses classifications) l'arrangement systématique de la nature, que ces rapports, ces proportions existant dans toutes les parties du monde organique ont leur lien idéal dans l'esprit du Créateur, que ce plan de création devant lequel s'abîme notre sagesse la plus haute, n'est pas issu de l'action nécessaire des lois physiques, mais au contraire a été librement conçu par l'Intelligence toute-puissante avant d'être manifesté sous des formes extérieures ; si enfin il est démontré que la préméditation a précédé l'acte de la création, nous en aurons fini avec les théories désolantes qui nous renvoient aux lois de la matière pour

avoir l'explication de toutes les merveilles de l'univers, et, bannissa Dieu, nous mettent en présence de l'action monotone, invariable des forces physiques, assujettissant toutes choses à une inévitable destinée."

La plus grande partie du livre d'Agassiz (*De l'Espèce*) est consacrée à cette démonstration. Dans plus de trente paragraphes, il développe autant de considérations basées sur les faits observés, et propres à montrer l'action d'une cause intelligente dans le monde organique. Nous ne pouvons rapporter ici tous ces faits, tous ces aperçus ; laissant donc de côté ses observations sur la naissance et le développement des organismes, nous rappellerons quelques-unes de celles qu'il fait sur les espèces et leurs rapports.

1^o PERMANENCE DES ESPÈCES DANS LA SUCCESSION DES INDIVIDUS, ET DANS LES MILIEUX LES PLUS DIVERS.

"Rien n'indique mieux, dit-il (p. 30), une pensée ordonnatrice que la permanence du type toujours le même au milieu des changements auxquels les individus sont soumis, toujours identique dans la succession des individus périssables ; or, cette permanence se retrouve dans toutes les espèces des plantes et des animaux. Les espèces conservées depuis cinq mille ans en Égypte n'offrent pas la moindre différence avec celles que nous possédons aujourd'hui ; les espèces sans nombre qui ont existé pendant les périodes géologiques anciennes n'ont pas changé non plus ; nulle part on n'a trouvé ces formes intermédiaires qui dénoteraient une lente transformation." Agassiz a constaté quelques exemples frappants de cette fixité de l'espèce ; il a particulièrement étudié les bancs de corail dont la Floride a été formée. D'après ses observations, il faut huit mille ans pour qu'un de ces bancs, commencés au fond de la mer, vienne émerger, et comme le sol de la Floride a été constitué par une série d'émersions semblables, Agassiz conclut que leur origine doit remonter à trois ou quatre cent mille ans ; eh bien, durant cette longue période, les caractères spécifiques du corail n'ont pas changé. (*De l'Espèce*, p. 78.)

Direz-vous que, dans un milieu toujours le même, la forme de l'animal doit rester identique ?

Agassiz vous répond : On trouve des types semblables dans les circonstances physiques les plus diverses ; quelques-uns de ces types sont largement disséminés dans des régions très différentes, et partout l'espèce conserve sa structure, ses moindres particularités. Par exemple, les renards se trouvent dans les quatre parties du monde à

toutes les latitudes ; il en est de même pour les oiseaux et les poissons : un grand nombre d'espèces sont cosmopolites ; or, l'identité des organismes chez ces espèces s'étend jusqu'aux plus minimes détails : dents, poils, écailles, plis du cerveau, etc.

“ J'avoue, dit Agassiz, (p. 61), que rien ne m'a jamais autant surpris que de voir, sous le microscope, l'identité parfaite des détails les plus délicats dans la structure chez des animaux et des plantes provenant des parties du monde les plus éloignées. ” Voilà les faits ; ne faut-il pas en conclure comme Agassiz : “ Cela montre de la manière la plus évidente que l'organisme de ces animaux échappe à l'influence des agents physiques, et surtout qu'il ne peut être produit par ces causes. ”

2^o UNITÉ DE TYPE DANS LA VARIÉTÉ DES ESPÈCES.

Un autre indice d'une conception intelligente, c'est l'unité du type général, dans la diversité des espèces (p. 214) ; car cet ordre manifeste un plan ; ces analogies, cette correspondance entre les détails de structure, en des animaux si divers, supposent une intelligence capable d'exprimer une idée générale par un nombre infini de formules variées ; ou si vous voulez, une intelligence seule peut établir l'unité, l'ordre, la proportion exacte dans toutes les parties d'êtres si variés.

Or, cette unité de plan dans la variété des espèces s'observe dans toutes les parties du règne organique ; par exemple, d'un pôle à l'autre et sous tous les méridiens, les Mammifères, les Oiseaux, les Reptiles, les Poissons révèlent un même plan de structure ; même unité de plan parmi les Articulés, les Mollusques, les Rayonnés, et Cuvier a pu ramener tous les animaux à quatre types divers. “ Tous les animaux, dit Agassiz (p. 28), sont comme les expressions variées de ces quatre formules fondamentales, si bien que l'on peut comparer le règne animal à un livre consacré au développement de ces quatre idées-mères. ”

Mais, s'il y a unité, harmonie dans une infinie variété, comment ce plan pourrait-il s'expliquer sans une intelligence qui l'ait conçu, qui l'ait exécuté ? “ Aucun plan n'aurait pu comprendre une suite d'êtres si variés, se succédant à de longs intervalles, si, dès le début, la suite et la fin n'avaient été connues et décidées. ” (p. 25.)

Direz-vous que cette variété s'explique par la diversité des régions, des climats, des circonstances ?—Non, cette explication ne suffit pas, puisque l'on trouve les types les plus divers dans les mêmes milieux.

Si les agents physiques produisaient seuls les espèces organiques, pourquoi, dit Agassiz, les mêmes causes, agissant fatalement d'après les mêmes lois, ont-elles pu mettre dans leurs effets tant de variété ? (p. 214.)

3° SÉRIE ORDONNÉE,

ASCENDANTE ET PROGRESSIVE DES ESPÈCES.

Lorsque, dans une série d'êtres organisés qui se succèdent, on trouve une gradation constante, une suite de formes, d'espèces qui s'élèvent et croissent en perfection, il faut reconnaître un plan suivi, conçu, réalisé par une intelligence : cette gradation se trouve dans la série des espèces animales et végétales. Après avoir constaté, proclamé comme un fait constant, universel, la fixité et la distinction des espèces, Agassiz reconnaît que, dans la suite des temps et des périodes géologiques, les espèces organiques se succèdent de plus en plus parfaites.

“ Quand on compare les espèces de certains genres, de certains ordres, dit-il (p. 69), on trouve que, malgré leur dissémination dans des contrées très éloignées, elles forment une série graduée offrant divers degrés de développement ; ainsi parmi les Sauriens, les Batraciens et beaucoup d'autres ordres. ” Agassiz y voit la preuve d'une intelligence toujours et partout présente, poursuivant partout un plan suivi. “ Cette série, dit-il (p. 173), apparaît comme le développement d'une conception grandiose, exprimée avec une telle harmonie de proportions, que chaque partie semble nécessaire pour la complète intelligence du dessein général. Et cependant, chaque partie est si indépendante et si parfaite en elle-même, qu'on pourrait la prendre pour un tout complet. Tout ce qui, de l'aveu universel, caractérise les conceptions du génie, s'y trouve déployé avec une richesse, une perfection de détails, une complexité de rapports qui déconcertent notre savoir : en présence d'une série aussi étonnante, qui pourrait ne pas lire les manifestations successives d'une intelligence ? ”

ART. II. RAPPORTS ENTRE LES TROIS RÈGNES.

1° ACCORD ENTRE LA FAUNE ET LA FLORE A CHAQUE ÉPOQUE.

L'examen des fossiles qui se trouvent dans les différentes couches géologiques montre à l'observateur une succession d'espèces nombreuses et variées dans le règne végétal et le règne animal ; mais toujours il y a parallélisme, harmonie entre les animaux et les plantes. Entre

la faune et la flore de chaque création nouvelle il existe un parfait accord, une mutuelle dépendance, un échange de services réciproques. L'un de ces règnes produit ce que l'autre consomme, et l'autre finit par restituer au premier ce qu'il lui avait emprunté (Agassiz, p. 192) ; par exemple, les plantes s'approprient le carbone et exhalent l'oxygène ; les animaux absorbent l'oxygène et dégagent de l'acide carbonique ; le règne animal donne au règne végétal une partie des engrais dont il a besoins, et le règne végétal fournit en grande partie la nourriture aux animaux. " Des faits si généraux, dit Agassiz, (p. 192), prouvent, plus directement qu'une masse de faits particuliers et sans liaison, un ordre de chose parfaitement réglé, dont toutes les dispositions ont été prévues et combinées à l'avance, des conditions d'existence savamment équilibrées et préparées de longue main. "

En 1875, le P. Monsabré développait cette même idée devant son auditoire de Notre-Dame de Paris, et il nous semble que le célèbre conférencier n'aurait pas été désavoué par le naturaliste dont nous rappelons les travaux.

" Les êtres se rendent de mutuels services, disait-il ; la matière organique se prête à mainte assimilation mystérieuse pour enrichir de sa propre substance les vivants les plus imparfaits. Tout le règne végétal vit à ses dépens. La chaleur caresse doucement la semence endormie, et en presse la germination. L'eau monte en vapeurs légères du sein de l'Océan, se promène aux sommets de l'atmosphère, se condense, tombe en neige, en pluie ou en rosée, coule en fleuves, en rivières ou en ruisseaux, pour aller dissoudre ou étendre les éléments que la terre fertile a préparés aux petits sucoirs qui les doivent absorber. L'air abandonne son carbone aux lèvres microscopiques qui l'absorbent ; la lumière se décompose en mille nuances et peint tour à tour les feuillages, les fleurs et les fruits ; la brise capricieuse (enlève) et laisse tomber en pluie invisible la poussière fécondante que les fleurs lui confient ; la chaleur qui a commencé la vie l'achève en mûrissant les fruits. Et voilà que tous ces éléments, chaleur, eau, sucs de la terre, air, lumière et brise, deviennent un être vivant, et et voilà que le monde inorganique est récompensé de ses largesses par le riche manteau qui couvre sa nudité. "

" A son tour, le règne végétal se donne : c'est à l'existence des végétaux, dit un grand naturaliste, que tient celle des espèces animales. Ils travaillent continuellement à rattacher à de nouvelles formes les éléments séparés par la mort, à disposer en ordre la matière brute de la terre, et par leur force vitale préparent ce

mélange qui, après mille modifications, s'ennoblit enfin en formant des filets nerveux, organes de la sensibilité." (de Humboldt.)

"La respiration des végétaux purifie l'air dont s'abreuve la poitrine des animaux, et ils livrent sans épargne tous leurs biens : à l'insecte, le suc des fleurs, à l'oiseau, la graine des plantes, aux grimpeurs, les fruits des arbres, aux troupeaux, l'herbe des prairies, ou la mousse des rochers, à tous un festin généreux qui sans cesse se renouvelle. En échange, les convives rassasiés, par leurs pattes velues, leurs ailes, leur toison, servent à leurs hôtes de semeurs et de fécondateurs. . ."

Pour compléter ce tableau de l'ordre universel, il faudrait montrer, avec l'orateur de Notre-Dame, comment les minéraux, les plantes, les animaux concourent au service de l'homme, et comment l'homme lui-même, roi de la création, doit ramener tout à l'unité, au premier principe, à la dernière fin ; mais nous voulons nous borner à exposer les faits ; et de fait, l'homme trouve dans tous les règnes de la nature des tributaires et des serviteurs dévoués. " Il y prend en souverain et la demeure qu'il habite, et les vêtements dont il se couvre, et les ornements dont il se pare, et les aliments variés dont il se nourrit, et les parfums qu'il respire, et les remèdes qu'il applique à ses maux, et les forces qui le soulagent dans ses fatigues, et les instruments de son travail, et la matière de ses inventions. Il y exerce les puissances de son intelligence, il y satisfait les caprices de son imagination, il y contente ses sens. — Il sait découvrir les forces cachées de la nature, les plier à son service, faire de l'électricité la messagère rapide de sa pensée, et de l'eau vaporisée par la chaleur une force qui centuple sa puissance pour le travail. "

Revenons un instant aux études d'Agassiz sur les espèces organiques et leurs rapports. Aucun savant ne connaît mieux que lui leur structure, le mode de leur développement, la gradation de leurs types, les rapports qui unissent les espèces et les règnes ; et partout il constate l'ordre et l'harmonie.

"Les êtres organisés, dit-il, (p. 218), présentent en eux-mêmes toutes ces catégories de la structure, tous ces modes d'existence, d'où résulte un système tellement naturel qu'en le retraçant, l'esprit humain se borne à traduire en son langage les pensées divines exprimées dans la nature par les réalités vivantes."

"Il existe, dit-il encore (p. 203), entre tous les traits et les caractères des espèces, une correspondance universelle qui relie par un lien intelligible tous les êtres organisés de tous les temps en un seul

grand système ; cette vérité constitue le résultat le plus brillant des efforts intellectuels combinés de centaines d'observateurs pendant un demi-siècle."

" Les liens nombreux qui rattachent en un grand tout les animaux et les plantes, en font l'expression vivante d'une conception grandiose réalisée dans le cours des temps, une sorte d'épopée immense qui a l'âme et la vie." (p. 292.)

Mais pour concevoir ce plan, ce système dans son ensemble et dans ses détails, pour ordonner toutes les parties de cette épopée vivante, il a fallu une intelligence compréhensive qui pût embrasser à la fois tous ces organismes et tous leurs rapports ; c'est la conclusion de tout l'ouvrage d'Agassiz :

" La combinaison dans le temps et dans l'espace de toutes ces conceptions profondes, (de tous ces types organisés), non seulement manifeste l'intelligence, mais elle prouve la préméditation, la sagesse, la grandeur, l'omniscience, la Providence. Tous ces faits et leur enchaînement naturel proclament le seul Dieu que l'homme puisse connaître, adorer, aimer."

C'est la vérité que nous voulions établir.

ART. 1^{er}. EXPOSITION, DISCUSSION DU PRINCIPE.

C'est donc un fait indéniable : il y a de l'ordre dans la nature, il y a de la régularité et de l'harmonie dans ses lois, et dans les organismes vivants on trouve une foule de parties formant un système régulier, conspirant à produire des effets utiles. La chose est tellement évidente que les matérialistes eux-mêmes sont forcés de l'avouer.

" La nature est artiste, dit M. Taine, la matière, par un effort inné, organise ses éléments dispersés."

Molleschott, un autre chef du positivisme, disait en 1864 : " Ne croyez pas que je sois assez téméraire pour dénier à la nature un dessein, un but ; ceux dont je partage les idées ne repoussent nullement le but qu'ils devinent, qu'ils voient partout avec Aristote dans la nature."

Il y a donc des fins obtenues, des efforts utiles réalisés.—Mais ces effets sont-ils voulus ? Ces fins sont-elles intentionnelles ? Faut-il nécessairement admettre une cause intelligente qui d'avance ait connu ces effets, qui ait voulu les produire ? Voilà ce que le matérialisme, le positivisme moderne, ne veut point accorder. Contre ses négations, le bon sens du genre humain proteste et dit, maintenant

comme toujours : l'ordre exige une cause intelligente ; où nous trouvons des parties, des agents unis, disposés d'une manière régulière, concourant comme autant de moyens à une fin commune, il faut reconnaître une cause intelligente qui les unisse, les adapte à cette fin (1).

Ce principe est tellement rationnel, que l'esprit humain l'applique sans cesse spontanément, dans ses appréciations, dans les jugements théoriques et pratiques de la vie : montrez à l'homme du peuple, comme au magistrat, comme au savant non préoccupé par des systèmes, un objet où grand nombre de parties concourent à produire un effet utile, demandez-leur si tout cela s'est fait sans intention, sans but, par hasard, ils s'étonneront ; ils croiront même à quelque aberration mentale, s'ils voient que vous en doutez sérieusement.

Et c'est qu'en effet, ce principe est une suite nécessaire d'un autre principe plus élevé, plus universel, base de tout l'ordre rationnel. Rien ne se fait sans cause, rien ne se produit sans une raison suffisante ; d'où la raison du genre humain conclut aussitôt : la raison suffisante, la cause de l'ordre est une cause intelligente.

Étudions un moment cette vérité.

Une seule coïncidence heureuse ne prouve pas une fin voulue ; mais quand un grand nombre d'agents, d'abord dispersés dans l'espace, indifférents à toute sorte de positions, se réunissent, se disposent avec ordre et symétrie, quand ils s'adaptent tous de manière à concourir à quelque fin commune, à quelque effet utile, excellent ; alors la raison nous dit : pour produire cette union, cette adaptation ; cette harmonie, il faut une cause ; elle nous dit encore : pour une telle adaptation, pour la réalisation d'un système savamment combiné, une cause aveugle ne suffit pas, il faut une cause intelligente.

Pourquoi ? Parce que toutes les parties de ce système étant d'abord dispersées, indifférentes à toute espèce de positions, ces parties ne se réuniront pas, ne se rangeront pas dans cet ordre, ne s'adapteront pas à ce but, si elles ne sont choisies, rangées, adaptées ; et une cause intelligente seule peut les choisir, les guider, les adapter, parce que seule elle peut connaître la fin, la proportion des moyens à la fin ; seule donc elle peut choisir entre mille moyens ceux qui sont nécessaires, seule elle peut les ranger dans l'ordre requis, les adapter comme il le faut pour produire cette fin, ce résultat.

(1) Il est clair que nous parlons ici de la Cause première, adéquate de l'ordre, non de la cause physique, immédiate : ce n'est pas dans la machine, dans la montre qu'il faut chercher l'intelligence, mais dans celui qui l'a fabriquée.

La fin, comme on le dit avec raison, commande les moyens ; suivant la nature de la fin, les moyens, les agents qui serviront pour l'obtenir doivent être différents, les parties doivent être disposées, ordonnées d'une manière diverse ; mais quand il s'agit de réaliser une fin dans la nature, comment cette cause finale, raison des moyens, de leur union, de leur adaptation, comment cette fin pourra-t-elle exercer son influence ? Sera-ce comme agent, comme cause physique ? Mais comme telle, elle n'existe pas encore ; elle n'existera physiquement que plus tard, lorsque l'effet sera produit, puisque la fin, c'est l'effet lui-même ; où donc la chercher pour expliquer son influence directrice ? Impossible de la trouver ailleurs que dans la pensée, dans l'idée d'un artiste intelligent ; lui seul peut concevoir cette fin avant qu'elle soit réalisée ; lui seul peut ensuite agir comme cause efficiente, choisir, unir, ordonner, adapter les moyens pour la réaliser. Sans cela, vous avez une idée qui dirige, et qui n'existe nulle part, vous avez une fin qui commande, et cette fin, qui n'est pas encore, exercerait son influence avant d'exister.

Mettons en lumière cette explication par quelques exemples.

Vous êtes naturaliste, vous examinez les différentes parties qui composent l'œil d'un animal, l'œil de l'homme. A l'extérieur, vous apercevez des parties qui le protègent, qui le maintiennent, qui dirigent son axe visuel ; à l'intérieur, vous découvrez cette structure compliquée que nous avons décrite. Qu'il y ait un but ou non dans sa structure, il faut l'avouer : tout y est disposé de manière à faire de l'œil un excellent instrument d'optique, un organe de vision ; dans ces milliers de parties qui le composent, rien d'inutile, rien de déplacé, tout conspire au même effet, à la perception distincte des objets éclairés.—Eh bien ! je vous le demande, est-ce le hasard seul qui peut obtenir cette combinaison, non pas une fois, mais dans tous les siècles ?—Est-ce une cause aveugle seule qui peut choisir, unir ces milliers de parties, les placer là précisément où leurs propriétés peuvent servir au but, les faire concourir toutes à ce but unique ? Dans une machine à coudre, à broder, dans une montre même, il y a mille fois moins de parties adaptées à l'effet utile, et cependant il y aurait folie à nier l'idée et l'œuvre d'un artiste ; y en a-t-il moins à nier l'art et l'artiste de l'œil humain ?

Une autre analogie nous fera comprendre l'inconséquence des matérialistes. Bon nombre d'entre eux se flattent d'être des hommes de science, plusieurs cultivent l'archéologie, la science dite préhistori-

que, et dans un silex, dans une pierre assez grossièrement taillée, ils reconnaissent une hache, un couteau, un perçoir, un grattoir, une tête de flèche, etc., et ils vous disent avec assurance : ce sont là des instruments fabriqués par des êtres intelligents !—Soit, mais à quoi donc reconnaissez-vous la taille intentionnelle ?—Quelques traits nous suffisent, répliquent-ils, une forme constante adaptée à tel but, quelques cassures, quelques éclats, et des retouches faites avec ordre, c'est assez pour un connaisseur.

Eh bien, voyons la structure de l'œil, maintenant, et jugeons-en d'après les mêmes principes ; ici, vous n'avez plus seulement avec une forme régulière, constante, une dizaine de parties qui s'adaptent assez bien à quelque effet vulgaire, à l'opération de couper, de râcler : ce sont des milliers, des millions de parties, toutes disposées dans un ordre parfait pour concourir à l'effet le plus étonnant, celui de la perception visuelle ; je dis des millions de parties, puisque la rétine, à elle seule, possède plusieurs millions de cônes, de bâtonnets assez sensibles pour percevoir toutes les nuances de la lumière.—Si donc une dizaine de retouches régulières adaptées à quelque but utile vous semblent suffire pour prouver l'intention d'un artiste, comment pouvez-vous nier dans la construction de l'œil une taille, une œuvre intentionnelle ?

Ce qui est vrai de l'œil, on peut le dire des autres organes. Lorsque dans un salon vous apercevez un piano, l'idée ne vous vient pas qu'il se soit fabriqué seul ; encore moins pouvez-vous le penser, quand vous découvrez à l'intérieur ces nombreuses cordes sonores prêtes à vibrer sous vos doigts.—Ainsi en doit-il être de ce piano microscopique que vous possédez dans votre oreille interne ; les trois mille fibres de Corti qui forment ses trois mille touches ne sont pas moins une œuvre d'art parce qu'au lieu d'être dans une caisse très vaste, elle se trouvent dans un espace de quelques millimètres.

Ainsi donc, quand il y a constance et régularité dans la disposition d'une multitude de parties diverses, quand il existe une foule de concordances variées entre ces parties, et que toutes sont disposées d'une manière utile à quelque résultat nécessaire, avantageux, l'esprit humain ne peut s'empêcher de voir un ensemble de moyens ordonnés à une fin, de voir aussi qu'il faut une idée, une cause directrice intelligente pour coordonner tous ces moyens à la fin qu'ils doivent produire.

Or, nous l'avons montré, dans tous les organismes vivants, dans toutes parties de ces organismes, ces conditions sont réalisées d'une

manière excellente ; on voit dès lors ce qu'il faut penser de la négation matérialiste.

Nous le comprendrons encore mieux si nous considérons la manière suivant laquelle les êtres organisés se forment et se développent.

Voyez ce qui se passe dans l'œuf d'un oiseau pendant la période de l'incubation.

C'est une machine vivante qui se construit dans une enveloppe étroite, séparée du monde extérieur par des voiles impénétrables, et cependant, combien d'adaptations s'y réalisent avec des conditions, des milieux tout différents des milieux, des conditions présentes !— Au dehors brille la lumière ; au dedans, malgré les ténèbres, s'élaborent ces instruments d'optique qu'on appelle les yeux ;—au dehors, les bruits, les sons ; au dedans se forment ces instruments d'acoustique qu'on nomme les oreilles ;—au dehors, il y a des végétaux, des animaux qui pourront servir de nourriture ; au dedans se fabriquent des tubes, des cornues, des appareils compliqués qui serviront à la digestion, à l'assimilation ;—au dehors, des milieux très divers, la terre, l'eau, l'air ; au dedans se construisent les organes de locomotion les mieux adaptés au milieu dans lequel vivra l'animal.—Les deux termes de ces rapports sont distincts, ils sont même éloignés, séparés par le temps et par l'espace ; ils ne se rencontreront que plus tard, et cependant l'harmonie préétablie est complète ; elle est si parfaite que rien n'y manque, rien n'y est superflu (1) Si vous êtes matérialiste, si vous n'admettez en définitive dans la nature que des molécules, des atomes d'oxygène, d'hydrogène, d'azote, etc., diversement combinés, je vous le demande : comment des milliers, des millions d'atomes, d'ouvriers aveugles, sans direction, sans but, s'entendent-ils si bien pour arriver toujours et sans aucune méprise à un pareil résultat ?

Attribuer au hasard ces harmonies, ces adaptations sans nombre à des fins futures, à des conditions encore éloignées, serait aussi peu raisonnable que de supposer deux interlocuteurs, l'un parlant russe, l'autre français, répondant toujours avec un à-propos parfait aux questions les plus imprévues, bien que l'un ne sache pas un mot du langage de l'autre.

L'absurdité de l'explication matérialiste paraîtra mieux encore si nous examinons le début des organismes vivants, et le mode de leur évolution

(1) F. Janet, *Les Causes finales*, p. 57.

A l'origine, tout organisme commence par une cellule, gouttelette microscopique dont le diamètre varie entre quelques millièmes de millimètres. Son enveloppe contient une substance granuleuse, transparente, dans laquelle nage un noyau renfermant d'ordinaire un nucléole plus petit (*Études*, janvier 1877, p. 33). Mais cette cellule a la propriété de se segmenter, de se multiplier, et ce travail de segmentation se poursuit de manière à former l'organisme vivant. D'abord cet œuf primitif paraît semblable chez tous les animaux ; mais à mesure qu'il se développe il se diversifie, si bien que toujours, toujours, sans que jamais aucune exception ait pu se constater, le terme de l'évolution présente le même type que celui de l'animal producteur. Quelle est donc la force qui, de cellules si simples, si semblables, sait toujours former des organismes si différents selon les espèces ?

Claude Bernard, malgré ses tendances opposées au principe vital, est obligé de dire, à la vue de cette évolution : " Il y a comme un dessin vital, qui trace le plan de chaque être et de chaque organe ; ils semblent dirigés par quelque condition (par quelque cause ?) invisible dans la route qu'ils suivent, dans l'ordre qui les enchaîne. Ainsi les actions chimiques synthétiques de l'organisation et de la nutrition se manifestent comme si elles étaient dominées par une force impulsive gouvernant la matière, faisant une chimie appropriée à un but, et mettant en présence les réactifs aveugles des laboratoires, à la manière du chimiste lui-même. Cette propriété évolutive de l'œuf qui produira un mammifère, un oiseau, un poisson, n'est ni de la physique, ni de la chimie. "

Tout ne peut donc pas s'expliquer par les forces mécaniques des atomes ; il faut absolument reconnaître l'idée directrice qui les guide dans l'évolution des organismes vivants ; mais, cette idée directrice n'est qu'un mot, si vous ne reconnaissez qu'elle est dans une intelligence ; et quelle est-elle, cette intelligence, cette cause première qui dirige l'évolution des organes avec tant d'art, avec une science si consommée ?

Si maintenant nous élargissons le champ d'observation, si nous considérons, non plus seulement un organisme, mais la multitude presque infinie des individus à chaque génération, mais la série des êtres qui se succèdent offrant toujours le même type dans la même espèce ; et plus encore, l'ensemble des espèces vivantes, leurs rapports, leur harmonie, nous verrons croître d'autant la nécessité de recourir, comme le savant Agassiz, à la sagesse compréhensive d'une intelli-

gence qui a pu concevoir cette immense épopée vivante, d'une puissance attentive à tous les détails, qui a su la réaliser.—Pourquoi cela ?—Parce que plus l'ordre est étendu, plus sont nombreuses les parties à disposer et les adaptations qui doivent concourir à l'harmonie universelle, plus aussi vous trouvez d'éléments qui exigent le choix, la direction d'une cause intelligente. Il faut de l'intelligence pour composer quelques vers, quelques strophes ; mais il est plus évident encore qu'un génie seul peut produire un drame comme Athalie, une épopée comme l'Énéide ou l'Iliade ; je dirai de même : il faut un artiste intelligent pour construire un organe aussi parfait que l'œil ; il faut plus évidemment encore une cause intelligente pour concevoir et réaliser l'ensemble harmonieux des organismes qui peuplent la terre depuis si longtemps.

RÉSUMÉ.

Résumons notre exposition du principe ;

A l'œuvre on connaît l'artisan, à l'ordonnance des parties pour un effet utile, on reconnaît l'ouvrier intelligent. Oui, lorsqu'un grand nombre de parties, d'agents divers s'unissent de manière à produire un résultat précis, excellent comme celui des organismes vivants, il faut admettre l'action d'une cause intelligente. Pourquoi ? parce que pour choisir entre mille ces parties d'abord dispersées, pour les disposer dans l'ordre qui seul conduit au but, pour les adapter, les approprier à ce but, il faut une cause proportionnée ; pourquoi encore ? parce que cette union, cette adaptation, ces appropriations ne s'expliquent pas sans une idée directrice ; parce que la fin commande le choix, la disposition, la direction des moyens, et que des fins futures, non encore existantes, ne sauraient exercer leur influence si elles ne sont dans l'idée de quelque artiste, de quelque intelligence qui seule peut les connaître, les vouloir, et par suite choisir, adapter les moyens à ces fins.

Notez-le : nous ne disons pas simplement : tout se fait pour des fins, et ces fins sont intentionnelles ; elles ne seraient pas des fins, si elles n'étaient préconçues et voulues ; non, ce serait préjuger la question ; mais sans supposer des fins intentionnelles, nous recourons au principe de causalité efficiente, de raison suffisante, et nous disons : cette réunion, ce choix d'agents si nombreux, leur disposition, leurs adaptations exigent une cause, une raison suffisante, et nulle cause ne saurait être suffisante si elle n'est douée d'intelligence, nous l'avons suffisamment montré.

ART. II. LES OBJECTIONS.

Voyons maintenant ce que le système positiviste oppose à notre explication, au principe lui-même.

1^o Il y a bien, disent-ils, des effets produits par certains agents, des effets constants, réguliers ; mais ces effets sont-ils prévus, sont-ils voulus ; sont-ils l'objet d'une intention ? Nullement, ils sont les simples résultats des propriétés immanentes de la matière ; les forces physiques et chimiques des molécules, les propriétés physiologiques des tissus organiques suffisent pour les produire.

Que ces forces matérielles contribuent aux effets ordonnés, nous l'accordons ; que seules elles suffisent ! mille fois non. Pourquoi ? nous l'avons montré ; ces molécules, ces forces sont d'abord dispersées dans l'espace, elles sont indifférentes à toutes sortes de dispositions ; comment se suffiraient-elles pour s'unir, se disposer, se ranger dans l'ordre précis que demande le but, par exemple, la vision ou l'audition, le vol ou la natation ? La molécule matérielle est par elle-même inerte, inconsciente, et par elle seule elle produirait tous ces effets ! " Singulière cause qui, sans intelligence, fait une œuvre intelligente ; qui, aveugle, engendre l'harmonie ; qui, imprévoyante, pourvoit à tout ; qui, fortuite, crée l'ordre, non pas une fois mais mille et mille fois ; qui, inconsciente, sait construire avec toutes les habiletés d'une science consommée ; qui, sans âme, enfante l'âme et la vie ; qui, privée de raison et de sentiment, fait des merveilles de génie et d'amour ! " (P. Monsabré, 1873. p. 244.)

2^o Autrefois les matérialistes disaient : Le monde actuel est une des combinaisons possibles des atomes ; dans la suite infinie des siècles, le hasard a suffi pour amener cette combinaison.—Les positivistes modernes adoptent la même idée, ils y ajoutent le calcul des probabilités : voici, par exemple, cinq caractères d'imprimerie : sur 120 chances, il en est une qui peut amener un mot formé de ces lettres ; de même, sur une infinité de chances possibles, il en est une pour la combinaison qui forme l'état du monde actuel.

L'on peut répondre d'abord, que ce résultat est d'une incommensurable improbabilité, même pour un seul organisme un peu compliqué. Quelle est en effet la chance d'obtenir une combinaison donnée avec vingt ou trente éléments, par exemple, pour obtenir dans leur ordre les 24 lettres de l'alphabet en les jetant au hasard ? Le calcul répond : la chance est moindre que l'unité divisée par un nombre composé de vingt-quatre chiffres, c'est-à-dire moindre qu'un grain

de blé comparé à notre globe tout entier. Cette chance, il faudrait l'admettre chaque fois que vingt-quatre atomes s'unissent en un ordre précis, et dans chaque organe, il y en a des milliers parfaitement disposés ; jugez après cela de la probabilité de cette explication. Autant vaudrait dire : c'est en jetant au hasard des caractères d'imprimerie que d'un seul coup l'Énéide, l'Iliade et tous les chefs-d'œuvre ont été composés.

Il faut dire plus encore, et affirmer que nulle combinaison laissée au hasard ne saurait amener un ordre semblable à celui des organismes vivants. Pourquoi ? Parce que dans ces organismes, il n'y pas seulement une réunion, une combinaison de molécules matérielles mais il s'y trouve aussi un principe de vie et d'action que l'union fortuite des éléments ne saurait produire. Si vous aviez en main toutes les molécules qui composent une montre, mais désunies, séparées, vous auriez beau les jeter sans cesse pendant une éternité, vous ne pourriez obtenir cette combinaison *stable*, qui forme une montre ; pourquoi ? Parce qu'il vous manquerait au moins un facteur, par exemple la force de cohésion, qui réunirait pour toujours ces molécules au moment précis où elles seraient dans l'ordre voulu.—De même, et bien plus encore pour les organismes vivants, le hasard des combinaisons n'expliquera jamais cette force permanente qui est le principe de leur activité, de toutes leurs opérations.

3^o Parmi les médecins matérialistes, il en est qui vous disent : Ces organismes que vous admirez, à quoi se réduisent-ils ? A des tissus, à des fibres, à des cellules enfin ; ces cellules, ces fibres, ces tissus ont leurs propriétés physiques, chimiques, physiologiques ; propriétés immanentes, nécessaires, qui produisent fatalement tous ces effets. Tout est là ! voilà les causes de tout ; principe vital, âme, cause finale, autant d'inconnues, d'entités inutiles !—Tout est là ! voyons un peu : d'abord, si nous supposons des tissus, des organes déjà formés, ils posséderont quelques propriétés, cela est vrai ; mais comment se forment-ils, ces organes si compliqués ? et comment eux-mêmes s'unissent-ils, pour former un corps vivant tout entier ? Vous n'avez pas expliqué les effets d'une montre en disant : Voilà les molécules d'or, d'argent, d'acier, dont elle se compose, tout est là ! De même aussi, pour expliquer les organismes et leurs fonctions, il ne suffit pas de nous en disséquer les parties, il faut nous expliquer plutôt comment ces organes ont été formés, unis, dans leur ensemble harmonieux.

Que diriez-vous d'un homme qui, introduit dans une vaste usine,

dans une filature, y verrait mille rouages mus par la vapeur, contribuant à la confection de fils, de tissus, d'étoffes précieuses, et vous dirait froidement ensuite : Quoi d'étonnant en tout cela ? Cette machine se réduit à des roues, à des broches, à des engrenages, etc., en définitive elle se compose de molécules de fer, d'acier, de cuivre, de carbone, etc., ces molécules, ces rouages ont leurs propriétés qui produisent nécessairement tous ces effets ; tout est là !—Oui, tout est là quand la machine est fabriquée, complète, munie de tous ses agrès, mise en mouvement par un mécanicien ; mais direz-vous que cette machine s'est faite elle-même, que toutes les molécules dont elle se compose sont d'elles-mêmes venues se ranger, se fixer dans l'ordre où vous les voyez ? Si l'horreur des causes finales va jusque-là, nous ne discuterons plus, mais nous saurons pourquoi l'on veut, à tout prix, nier dans la nature l'action d'une cause intelligente.

4^o Autrefois, on opposait à la doctrine d'une sagesse créatrice les défauts, les désordres, les perturbations de la nature, et l'on disait : Une cause intelligente et sage n'a pu laisser dans son œuvre toutes ces imperfections.

Sans doute, nous ne connaissons pas les fins, l'utilité de tous les agents, de tous les phénomènes naturels ; aussi n'est-ce pas nécessaire pour conclure à l'existence d'une cause qui ordonne tout ce qui est ordonné. Une page d'un livre peut être fort lisible, bien qu'une foule d'autres soient effacées.

Mais parce que nous ignorons la fin, l'utilité de quelque objet, est-ce à dire que cette utilité n'existe pas (1) ? Un grand nombre d'êtres, il est vrai, n'atteignent pas leur bien particulier complet : mais d'ordinaire c'est pour procurer la fin, le bien d'un être supérieur. Ainsi les plantes sont détruites pour l'utilité des animaux ; les animaux inférieurs servent de nourriture aux espèces supérieures, et ce qui nuit à quelque bien particulier sert au bien, à l'ordre universel.

Quant aux monstres, aux perturbations de l'ordre physique, maintes fois on en a découvert la raison ; ce qui paraît d'abord exception, désordre, n'est que la suite de l'ordre général, l'application des lois universelles. Il y a deux siècles, on voyait dans le monde sidéral des perturbations que l'on ne pouvait expliquer : aujourd'hui, on le sait, loin d'être des exceptions aux lois de Képler et de Newton, ces perturbations en sont la conséquence nécessaire, et c'est par elles que Le Verrier fut amené à la découverte de la planète Uranus.

(1) Voyez (page 233) la manière dont saint Augustin répondait à cette difficulté.

Les monstres eux-mêmes sont dus à l'action des causes naturelles : supposez un œuf, un embryon gêné dans son développement par quelque force extérieure, vous devrez avoir, vous aurez un dérangement dans la forme de l'animal produit.

Notez enfin que le but même des organes exige parfois des limites à leur délicatesse. On a dit, par exemple, que notre œil dont la perfection est si vantée avait bien des défauts ; Helmholtz, un des plus savants observateurs de cet organe, nous donne la raison de ces défauts prétendus : " L'appropriation de l'œil à son but, dit-il, se révèle même dans les limites posées à ses qualités ; un homme raisonnable ne prendra pas un rasoir pour fendre des bûches ; de même tout raffinement inutile dans la structure de l'œil aurait rendu cet organe plus délicat, plus facile à léser, plus lent dans ses applications "

Ainsi en est-il des autres imperfections dans la nature ; elles ont leur raison d'être, et la science le constate de plus en plus.

ART. III. SYSTÈME DE L'ÉVOLUTION.

Aussi les savants, qui ne veulent pas des causes finales, retournent maintenant contre nous notre réponse aux anciens ; ils exaltent l'ordre de la nature, ils nous y montrent un enchaînement d'êtres, d'agents, d'organismes de plus en plus parfaits, puis ils vous disent : Cette régularité existe, cet ordre est parfait, mais il est la suite nécessaire des lois de la matière ; il s'explique par l'évolution progressive, constante, fatale, des forces physiques des éléments, de leur union. C'est en vertu de leurs lois que la nébuleuse solaire primitive s'est condensée, divisée en une série de planètes et de satellites. Par suite de ces lois, la planète que nous habitons a vu se former ses couches géologiques ; et quand la température, quand les conditions ont été favorables, la vie a commencé, d'abord par la génération spontanée des plantes, des animaux les plus simples ; puis, sous l'influence de causes diverses, les espèces se sont développées, différenciées, perfectionnées, et enfin, sont arrivées à ce degré que nous admirons aujourd'hui.—Tel est, en somme, ce système de l'évolution que l'on oppose maintenant à l'action directrice d'une cause intelligente.

Remarquons d'abord combien d'assertions gratuites renferme ce système.

Il suppose une matière possédant, dès le premier instant, toutes les forces, tous les principes des phénomènes actuels ; mais d'où vient

cette matière, de qui tient-elle ses qualités ? Qu'il la dise éternelle ou non, il se butte à d'insolubles difficultés.

Il suppose que, sans aucune direction intelligente, tous ces atomes se sont mis en mouvement de manière à former notre système solaire actuel si harmonieux, si bien pondéré ; ce n'est pas ainsi, nous l'avons vu, qu'en jugeaient Copernic, Képler et Newton, les génies qui ont découvert cette harmonie.

Il suppose que la vie a commencé par des générations spontanées, qu'elle s'est développée par des transformations progressives, deux assertions gratuites que l'observation scientifique n'a nullement confirmées.

Disons quelques mots de ces deux systèmes, si prônés aujourd'hui.

1° LA GÉNÉRATION SPONTANÉE.

La rencontre fortuite des éléments simples constitutifs des corps vivants suffit-elle pour produire la vie, ou du moins la vie peut-elle, dans certaines conditions, se produire sans germes provenant d'un organisme déjà vivant ? On le pensait autrefois sur des apparences trompeuses (1), mais plus les observations sont précises, parfaites, plus elles constatent l'universalité de la loi : *Omne vivum ex ovo, omne ovum ex vivo* ; la vie vient toujours d'un vivant antérieur, d'un vivant de la même espèce.

M. Pasteur, aujourd'hui connu du monde entier par ses découvertes sur le virus qui produit la rage, a mieux que personne démontré que, sans germes il n'y a jamais de génération, et ses expériences ont été si concluantes que les principaux matérialistes eux-mêmes se sont déclarés convaincus. Tyndall, Berthelot, Paul Bert ont jugé le système comme M. Pasteur.

L'illustre naturaliste Claude Bernard résumait ainsi les conclusions de la science sur ce point : " En fait, la génération spontanée a été chassée successivement, au nom de l'expérience, des domaines où elle se cantonnait, et rejetée toujours plus loin dans les régions les plus mal connues des deux règnes. A mesure que la lumière se faisait, on a vu les prétendus faits de génération spontanée rentrer dans la règle commune de la filiation par parents, et ce continuel progrès, par une induction légitime, peut être généralisé et appliqué aux cas encore obscurs. "

(1) Par exemple, en voyant des vers naître dans les cadavres en décomposition.

2° LA TRANSFORMATION CONTINUE DES ESPÈCES.

La transformation continue des espèces par laquelle les partisans de l'évolution veulent expliquer toutes les formes organiques actuelles, cette transmutation n'est pas mieux prouvée. Au contraire, aussi loin que remonte l'histoire et l'observation des animaux et des plantes, elle constate la fixité de leurs types. L'Égypte dans ses nécropoles nous a conservé avec leur date une foule d'animaux à l'état de momies : des singes, des chats, des chiens, des crocodiles, des oiseaux de proie, etc. ; ils sont parfaitement semblables à ceux d'aujourd'hui.

Les plantes n'ont pas varié davantage. On connaît la Flore de l'ancienne Égypte par les guirlandes et les couronnes de fleurs trouvées dans les tombeaux autour des momies ; beaucoup sont aussi bien conservées que celles de nos vieux herbiers, et reprennent sous l'eau leurs formes et même leurs couleurs. " La comparaison la plus scrupuleuse (de ces plantes) avec les exemplaires d'aujourd'hui, dit un naturaliste, M. Kuntz, ne m'a laissé entrevoir aucune différence. " — Donc depuis 40 ou 50 siècles, ces espèces n'ont subi aucune mutation.

Agassiz et d'autres savants ont trouvé, ont montré la même fixité dans les espèces fossiles.

La transformisme n'est donc pas prouvé par les faits ; du reste, ses partisans eux-mêmes l'avouent, jusqu'à présent ils n'ont pu trouver aucun exemple certain du passage d'une espèce à une autre. Edmond Périer, malgré ses tendances favorables au darwinisme, écrivait dans son traité de *Physiologie*, en 1882 : " On n'a aucune preuve incontestée que cette transformation (de races en espèces) se soit opérée. " (p. 8.)

Il rapporte les faits, les observations sur les-quelles les partisans de Darwin ont voulu s'appuyer, mais il l'avoue : (p. 154) " il n'y a pas encore de preuve matérielle que la distance qui sépare l'espèce de la race ait jamais été franchie (1). "

Donc, ni la transformation des espèces, ni les générations spontanées ne sont des vérités scientifiques, ni l'un ni l'autre de ces deux systèmes ne repose sur l'observation (2).

(1) A la même époque un autre transformiste renommé, M. Contejean, publiait un article où il démolissait successivement toutes les preuves positives alléguées par le transformisme, et avouait franchement ne tenir au système que pour éviter la doctrine de la création.

(2) Notre but n'est point ici de réfuter le transformisme ou le système des générations spontanées ; plusieurs savants illustres l'ont fait ; nous voulions seulement constater que ces systèmes ne sont pas prouvés.

Mais quand même il y aurait des générations spontanées, quand même le transformisme serait appuyé sur des faits, il faudrait cependant, il faudrait absolument recourir à l'action d'une cause intelligente pour rendre compte de l'origine de la vie, et de la formation progressive des espèces; vouloir les expliquer par l'évolution des seules forces physiques, c'est aller se buter contre une foule d'absurdités.

D'abord, impossible d'attribuer à ces forces seules l'origine de la vie, la formation, la structure et surtout l'activité vitale et féconde des moindres corps vivants. En 1860, M. Flourens, physiologiste éminent, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, et membre de toutes les Sociétés savantes de l'Europe, nous indiquait la raison de cette impossibilité: "Quoi de plus absurde, disait-il, que d'imaginer qu'un corps organisé, dont toutes les parties ont entre elle une connexion, une corrélation si admirablement calculée, si savante, puisse être produit par un assemblage aveugle d'éléments physiques!" (Voir la note finale sur l'origine de la vie, p. 212).

La transformation des espèces telle qu'on la veut, capable de produire cette série ascendante qui s'élève de la moindre monère jusqu'aux Vertébrés supérieurs, jusqu'à l'homme, n'est pas moins absurde sans une cause première directrice, intelligente; nous l'avons déjà démontré. Encore une fois, voyez l'ensemble des êtres organisés cette série des animaux, des plantes, comprend une multitude de types, chacun des anneaux de cette chaîne se distingue du précédent par quelque particularité de forme, de structure; pour la formation de chaque espèce nouvelle, il a fallu des rencontres favorables, capables de produire la particularité qui l'a rendue supérieure. Et comme dans l'organisme toutes les parties doivent être, et sont en réalité parfaitement coordonnées, aucun changement n'a pu se faire dans un organe, sans exiger des modifications correspondantes dans tous les autres; voilà ce que doit admettre la théorie transformiste pour être d'accord avec les faits; donc il a fallu pour la formation de chaque espèce une foule de circonstances heureuses, de coïncidences survenues avec un merveilleux à-propos pour produire à la fois toutes ces modifications corrélatives à la première modification spécifique.

Mais les espèces sont nombreuses: on en compte plus de cent mille dans le règne animal, et même dans le seul type des Articulés; elles sont plus nombreuses encore parmi les plantes; jugez maintenant du nombre des circonstances favorables requises pour l'évolution régulière, ascendante, de toutes ces espèces!

Et tout cela se ferait par la seule coïncidence fortuite des atomes et des molécules matérielles ! Vraiment, le hasard est heureux dans le monde transformiste.

Tout cela ne suffit pas cependant pour expliquer les faits. Outre la série des espèces, il y a la succession, la multitude des individus, multitude immense, puisque souvent les produits d'un couple se comptent par milliers. Le transformiste doit comme nous, comme tous les autres, assigner et reconnaître la raison de toutes ces productions.

Nous avons montré quel nombre prodigieux d'appropriations, d'adaptations parfaites avec des fins futures, avec des milieux éloignés s'opèrent dans le développement de chaque œuf, de chaque organisme supérieur ; plus ces appropriations, ces corrélations sont nombreuses, plus il est absurde de vouloir les expliquer par le hasard : jugez maintenant d'un système qui, pour les innombrables organismes vivants, comme pour la série si bien ordonnée de leurs espèces, n'admet d'autre cause que la chance des rencontres favorables, et la coïncidence fortuite des atomes dispersés.

Enfin, ce que le système de l'évolution ne saurait expliquer par les seules forces physiques, c'est la production des principes de vie, celle surtout des êtres intelligents.

La vie, avec ses opérations et sa fécondité, la vie animale, avec ses perceptions, ses instincts, ne s'explique pas sans un principe spécial, différent des atomes et des forces physiques qu'il dirige et domine. L'animal voit et sent, il perçoit les corps placés autour de lui, il se rappelle ce qu'il a vu ; guidé par son instinct, il exécute des opérations d'une délicatesse exquise, d'une merveilleuse habileté. L'oiseau qui construit pour ses petits une couchette si douce, si élégante ; le chien qui poursuit le gibier ; le gibier qui, par ses ruses, sait dépister souvent les plus habiles chasseurs, ne sont-ils qu'une aggrégation d'atomes comme une machine ? Leurs opérations si complexes, si spontanées, sont-elles régies par les lois simples, mathématiques de la matière, comme le corps qui tombe ou la corde qui vibre ? Non, mille fois non, un amas d'atomes ne saurait ainsi sentir, percevoir, varier, adapter ses actions ; il faut donc reconnaître dans l'animal, au-dessus des molécules matérielles, un principe de vie unique, substantiel, qui les dirige et les domine dans leurs opérations.

(A suivre.)

LA PETITE-NIECE D'O'CONNELL

(Suite et fin.)

—Vous la reverrez un jour, et vous ne la quitterez plus, sir Robert, ne pensez maintenant qu'à Dieu.

—Oui... c'est vrai, répondit-il, je vais rejoindre O'Connell, c'est lui qui m'a sauvé..."

Le curé vit les lèvres du mourant s'agiter dans une prière suprême. Il s'agenouilla et commença les prières des agonisants.

Le crépuscule s'étendait. Les lueurs rouges du soleil couchant arrivaient par les fenêtres jusque sur le lit de sir Robert; le rossignol, l'ami du clair de lune, entonnait sa chanson du soir.

Sir Glengarry s'agita un instant. "Ellen... mon Dieu!..." murmura-t-il.

Sa tête retomba sur l'oreiller, ses lèvres s'entr'ouvrirent dans une dernière prière, et, comme le rossignol lançait sa dernière roulade, comme la lune sortait d'un nuage, sir Robert poussa un léger soupir et son âme s'envola vers Dieu.

CHAPITRE XI

Un grand mouvement bouleversait Glengarry-Castle. Le désordre le plus complet régnait à l'extérieur comme à l'intérieur; des malles, des caisses, des ballots de toutes sortes jetés pêle-mêle, encombraient les abords et les cours du château; des hommes couraient, affairés, pressés. On entendait des bruits de voix, la chute de lourds paquets, des cris d'enfants et surtout le mouvement incessant de gens qui montaient et descendaient les escaliers. Les portes étaient béantes, les fenêtres s'ouvraient et se fermaient avec fracas; les marteaux et les scies travaillaient sans relâche et les chevaux, qu'on finissait de dételer, se dirigeaient vers l'écurie en secouant avec un frissonnement de fatigue leurs colliers de grelots.

Parmi les domestiques était répandue une sorte de terreur. Les

vieux et fidèles serviteurs de sir Glengarry fronçaient le sourcil et baissaient la tête, en murmurant quelques paroles timides de surprise et de mécontentement aussitôt réprimées, par crainte de la nouvelle et dure autorité qui venait de s'imposer sur eux. Les autres, les jeunes, portaient plus légèrement leur nouveau joug. Ils étaient empressés auprès de mistress Plumett et de miss Mathilda, recevaient sans mot dire leurs ordres hautainement donnés et voyaient avec joie les préparatifs luxueux de l'arrangement intérieur.

En moins d'un jour, en effet, le château de Glengarry avait changé non seulement de maître, mais d'habitudes ; les deux Anglaises venaient de prendre possession du domaine de leur oncle, après avoir fait constater par les hommes de loi qu'il n'existait pas de testament.

Les huit enfants de mistress Plumett couraient le nez au vent, dans tous les appartements, bousculaient les chaises, les meubles, se poussaient en criant pour admirer quelque nouvel objet qu'ils n'avaient pas encore aperçu, et recevaient force claques et taloches des douces mains de leur mère et de leur tante.

Celles-ci, perdues dans l'admiration des richesses du château, s'extasiaient à tout instant devant un nouveau trésor.

— Venez voir, Tilda, le beau linge qu'il y a dans cette armoire !

— Accourez, Barbara, admirez ce bahut sculpté.

— Et cette vieille vaisselle !

— Et ces bijoux écossais !

— Et ces tableaux !

— Et cette argenterie !

C'étaient des cris et des étonnements incessants.

Tout à coup, un des enfants signala une voiture qui entrait dans l'avenue du château. Aussitôt les huit têtes rousses, étagées par rang d'âge, se précipitèrent à la fenêtre. Derrière elles se dressèrent deux anguleux profils.

Une légère inquiétude tourmentait les anciennes marchandes de caoutchouc. Leur fortune était si récente, qu'elle ne leur semblait pas encore solide.

La voiture signalée s'arrêta au bas du perron, et William se précipita pour ouvrir la portière. Il en descendit une jeune fille, modestement vêtue de noir, un peu râlé. Les deux sœurs la regardèrent un instant sans la reconnaître. Ellen avait tant embelli pendant son séjour en France, elle avait tellement changé, qu'il était difficile

de retrouver en elle la frêle et délicate orpheline d'autrefois. Cependant miss Mathilda, qui la connaissait plus que sa sœur, n'eut qu'un instant d'hésitation. Poussant un éclat de rire qui résonna dans l'appartement :

— "C'est l'Irlandaise! c'est la papiste! C'est Ellen Mac-Gaway!" s'écria-t-elle.

C'était Ellen en effet qui interrogeait William avec anxiété.

— "Sir Glengarry? murmura le valet de chambre; vous ne savez donc pas, miss...? Vous ignorez ce malheur?"

— "Quel malheur? s'écria la jeune fille tremblante.

— "Sir Robert est mort, miss Ellen, et ces dames de Londres, ses nièces, sont installées au château."

La pauvre enfant fut atterrée. Elle regarda un instant le domestique avec égarement, comme si elle eût douté de ses paroles, puis ne pouvant retenir ses larmes, elle cacha sa tête dans ses mains.

Les deux sœurs, dissimulées derrière le rideau, examinaient la scène, avec curiosité.

— "Tiens! Tilda! la voilà qui pleure!"

— "Larmes de crocodile!"

— "Elle pleure l'héritage sur lequel elle comptait."

— "Il n'y a rien ici pour vous, ma belle, et vous pouvez retourner d'où vous venez!"

Au moment, comme si elle eût entendu ces cruelles paroles, Ellen, d'un mouvement rapide, remontait dans sa voiture.

— "À la station de Luss!" cria-t-elle au cocher.

William referma la portière, s'inclina profondément, et tout disparut.

Anéantie par le coup qui venait de la frapper, Ellen s'était renversée sur les coussins de la voiture, immobile, insensible à toutes choses, sauf à sa grande douleur.

Elle était abreuvée de souffrance, seule au monde, sans parents, sans amis, sans fortune, à vingt-deux ans!

Arrivée à la station de Luss, elle paya le cocher, puis, le bateau à vapeur étant arrivé, elle y monta et traversa le lac.

Le ciel d'été était superbe. Il était cinq heures du soir; les premières brumes tremblaient légèrement sur les flancs des montagnes et entouraient leurs contours d'une lueur indéfinissable. Derrière Ellen, surplombant le château de Glengarry, les trois Arrochar aux croupes sombres et dégarnies contrastaient avec l'élégance et la richesse du Ben-Lomond, doré par le soleil couchant. Les eaux

bleues et profondes, d'une limpidité incomparable, se fendaient en ligne droite à l'avant du navire.

Ellen jeta autour d'elle un regard navré. Dans la petite anse, au pied du château, dansait le *Star*. Les hautes tours sombres se dressaient, menaçantes, à mi-côte ; la jeune fille reconnaissait tous les détails de l'habitation. Ses yeux errèrent sur la grotte de Rob-Roy, sur la jolie cascade du Ben-Lomond, sur l'autre côté du lac qui tournait pour s'enfuir jusqu'à Balloch-Pier, enfin, à droite du château, sur le village du Luss, si coquettement posé.

Ellen sentit son cœur brisé. Tout lui était un souvenir ! A cent pas d'elle se dressait le rocher sur lequel Antoine d'Aiglemont s'était posé pour la voir partir. A cette vue, qui éveillait tant de souvenirs et tant d'épreuves, la jeune fille frissonna douloureusement.

Tout semblait l'abandonner. Il ne lui restait plus de force, elle avait volontairement brisé sa vie ; dans l'élan du premier jour, le sacrifice ne lui avait pas semblé trop rude, mais aujourd'hui elle en portait tout le poids...

Ellen descendit du navire et se dirigea vers la petite chapelle qu'elle avait si souvent visitée. Elle marchait vite et fut promptement rendue à la porte du presbytère. En la voyant, la vieille bonne eut un mouvement du surprise.

— M. Mac-Keller ? demanda Ellen.

— Il est ici, miss, et sera bien étonné de vous voir.

En effet le vieux prêtre, en entendant cette voix si connue, sortit de son petit salon.

— Vous ici, miss Ellen ! s'écria-t-il, comment se fait-il ?...

Il s'interrompt, voyant le visage de la jeune fille couvert de tristesse.

— Je n'ai pu rester en France, murmura Ellen, je suis revenue à Glengarry... et j'ai appris que mon oncle était mort.

— Ma pauvre enfant ! murmura M. Mac-Keller, soyez forte contre les épreuves de la vie.

Il emmena Ellen sur un banc du jardin, s'assit auprès d'elle, et écouta silencieusement le récit de la jeune fille. Celle-ci lui raconta son séjour en France, elle lui dépeignit les difficultés qui l'avaient assiégée, les raisons qui l'avaient décidée à partir, puis son désespoir à cette cruelle nouvelle, apprise de la bouche de William, et qui mettait le comble à son isolement.

Quand elle eut fini de parler, le prêtre releva la tête, et avec cette

science des cœurs qu'il avait puisée dans sa foi, il sut trouver des paroles qui calmèrent peu à peu la douleur d'Ellen.

Pendant cet entretien l'ombre s'était étendue. Le crépuscule, tombant sur les tresses blondes d'Ellen, les faisait paraître argentées comme les cheveux du vieillard ; l'attitude accablée de la jeune fille n'appartenait point à son âge ; la souffrance, souffle de tempête qui passe dans les branches hautes, avait incliné son front et courbé ses jeunes épaules.

Le prêtre se leva, et, désignant une petite maison située à deux cents pas du presbytère :

“ Si vous n'avez pas d'autre asile, miss Mac-Gaway, vous pouvez aller passer la nuit dans ce petit cottage où demeure une vieille femme qui vous recevra avec empressement. Vous lui direz que c'est moi qui vous ai envoyée.”

La jeune fille examina un instant la maisonnette et, saluant le prêtre :

“ Merci, monsieur le curé, dit-elle, je reviendrai demain matin.

— Adieu, mon enfant, au revoir.”

Ellen baissa son voile, serra autour d'elle les plis de son manteau et se dirigea rapidement vers l'endroit indiqué.

Immobile à la même place qu'elle venait de quitter, le prêtre la regardait s'éloigner, et dans son cœur habitué à compatir à la souffrance une pitié profonde s'élevait pour cette enfant abandonnée. Il remarquait une fois de plus comment Dieu se plaît parfois à accabler les plus faibles des plus lourds fardeaux pour donner à ses enfants de prédilection les mystérieux mérites de l'épreuve courageusement supportée.

Quand Ellen arriva au seuil de la maison blanche, elle y trouva une femme âgée, d'un visage doux et paisible, qui l'accueillit d'abord avec un sourire. Puis, lorsqu'elle eut fait sa demande et mentionné le nom du prêtre, l'Écossaise se laissa aller à ses sentiments hospitaliers, et la conduisit dans une chambre claire, dont un lit entouré de rideaux de mousseline faisait le principal ameublement.

Enfin, après avoir partagé avec Ellen le repas qu'elle s'était préparé, elle laissa la jeune fille seule dans sa chambre.

Aussitôt que la porte se fut refermée, Ellen se jeta à genoux devant son lit, cacha sa tête dans ses mains et pria avec ferveur.

Dans cet abandon général, dans l'isolement absolu où elle était plongée, une seule consolation restait à son cœur, mais elle était

puissante : la foi. Elle croyait, par conséquent elle espérait, et de l'espérance naissait la résignation. Cependant une pensée torturait son esprit. Son oncle était mort, et mort sans doute dans l'hérésie protestante ; le but qu'Ellen s'était donné à atteindre était donc manqué ? Trembler pour la santé d'un être chéri, c'est une cruelle souffrance ; mais trembler pour le salut de son âme, c'est un martyre inexprimable. Ellen le ressentit. Brisée, elle restait là, à genoux, en larmes. Tout à coup le souvenir de sa mère, de la devise qu'elle avait à justifier, de son oncle O'Connell lui revint à l'esprit. Une paix subite se fit en elle, et le sommeil, ce grand bienfait de Dieu, vint enfin calmer ses souffrances et lui rendre les forces dont elle avait besoin.

Le lendemain, Ellen remercia son hôtesse et se rendit de grand matin à la messe du curé. Là, elle réfléchit à la résolution, qu'elle allait prendre, et quand elle eut fini sa prière, elle alla trouver de nouveau M. Mac-Keller. Celui-ci l'attendait. Quand elle entra, il vit tout de suite que la jeune fille avait pris un parti.

“ Monsieur le curé, dit Ellen, je viens vous demander si vous approuvez ma résolution ; je veux retourner en Irlande, je veux vivre au Fern-Cottage, dans la maison de ma mère, au milieu des pêcheurs qui ont tant aimé mon père ? ”

Le prêtre se tut un instant, puis reprit :

“ C'est bien, mon enfant, vous avez besoin de calme, vous le trouverez sans doute dans votre patrie. Quand partez-vous ? ”

— Je partirai aujourd'hui même. ”

“ Partez donc mon enfant, et puissiez-vous trouver en Irlande la vie paisible que vous cherchez ! ”

Ellen soupira et s'entretint quelques instants avec le vieux prêtre, qui ne savait rien des derniers moments de sir Glengarry. De temps à autre son regard se perdait par la fenêtre ouverte jusqu'au sommet des Arrochar qu'on apercevait au loin au-dessus du lac Lomond. Sur les contreforts de la montagne, au milieu des bois épais, elle devinait Glengarry-Castle et pensait aux années qu'elle y avait passées.

Enfin elle se leva, salua M. Mac-Keller et, d'un pas rapide, se dirigea vers la porte.

“ Adieu, miss Ellen, je ne vous oublierai pas, dit le vieux prêtre en la quittant.

Merci, murmura la jeune fille, adieu, monsieur le curé. ”

Un instant plus tard, miss Ellen était hors du presbytère. Un

quart heure après elle avait gagné la station, le soir elle était sur la côté'Ecosse et s'embarquait pour Kenmare sur un navire irlandais.

CHAPITRE XII.

Le curé de Dumborough se promenait sur la plage. Il avait l'air préoccupé ; ses cheveux gris, s'échappant en mèches sous un grand chapeau, formaient autour de sa tête une auréole que les derniers rayons du soleil couchant faisaient étinceler comme un nimbe. Il marchait à grand pas, le front incliné, les yeux attachés à la terre, murmurait de temps à autre quelques mots entrecoupés, s'arrêtait, considérait les nuages qui couraient sur le ciel bleu, reprenait sa marche indécise et répondait d'un air distrait aux saluts des pêcheurs qui tous, en rentrant leurs barques et en les attachant au rivage avant la nuit, observaient curieusement l'attitude de leur pasteur vénéré.

Le vieux Glenford, venu pour causer avec ses amis, s'était assis sur un rocher, et suivait de l'œil les mouvements du prêtre.

“ Tenez ! mes amis, dit-il, croyez-moi, si vous voulez, mais je suis sûr que notre brave curé a quelque affaire en tête.

— C'est en effet probable, répondit un jeune pêcheur, car il fait de grands gestes comme lorsqu'il est en chaire.”

Le silence se rétablit, interrompu seulement par le cri aigu des mouettes dont les ailes blanches traçaient de grands cercles autour du village, et par le roucoulement des tourterelles qu'on entendait s'élever des montagnes. Une odeur de foin mûrs se mêlait au parfum âpre de l'air marin, et de brûlantes exhalaisons montaient de la terre dans l'atmosphère du soir et prolongeait la chaleur de la journée.

Le curé de Dumborough avait de graves raisons d'inquiétude. Il tournait et retournait entre ses doigts une lettre cent fois relue et qui portait comme signature le nom de “ Marguerite d'Aiglemont.” Mme d'Aiglemont lui avait écrit pour lui faire part de ses angoisses et le prier de venir à son aide. Son fils ayant appris le départ de miss Ellen Mac-Gaway, lui avait aussitôt confié le secret qu'il cachait depuis longtemps au fond de son cœur, et n'avait pas hésité à lui dire qu'il avait placé tous ses rêves de bonheur dans une union avec la petite nièce d'O'Connell. La pauvre mère s'accusait d'avoir légèrement accueilli à l'origine l'expression de ces sentiments, depuis elle avait pu en apprécier la profondeur et la

force, et elle suppliait le curé de Dumborough de lui faire savoir où était miss Ellen pour qu'elle pût courir à l'instant réparer ses torts. On lisait entre les lignes de cette lettre l'angoisse d'une femme enfin éclairée sur ses devoirs, qui tremblait pour la vie de fils, et le vieux prêtre ne pouvait s'empêcher d'être ému de tant d'humilité et de droiture.

Mais il ne pouvait pas plus renseigner Mme d'Aiglemont que sir Glengarry, il ne savait où était miss Mac-Gaway, et dans cette incertitude il suppliait Dieu de vouloir bien l'éclairer.

Au milieu de ses perplexités, une pensée souriait à son cœur. Ellen était restée chrétienne et digne de sa mère et de son grand oncle. La lettre de Mme d'Aiglemont en faisait foi.

Voyant la nuit s'approcher, le bon prêtre reprit enfin le chemin de son presbytère.

A mesure que la lumière disparaissait sur la terre, la nature faisait ses préparatifs de repos. Le vent qui soufflait dans les feuilles des arbres était plus doux et moins vif ; les oiseaux finissaient leurs ébats du soir et rentraient au nid ; les dernières chansons des bergers s'éteignaient sur le Carrau-Tual, et les chiens, rassemblant le troupeau, aboyaient d'un ton de mauvaise humeur en mordillant la queue des moutons récalcitrants. Dans les chaumières tout rentrait en paix ; à genoux devant l'image de la Vierge, les pêcheurs récitèrent en commun la prière du soir, et tout en haut de la montagne, à l'ermitage connu seulement de Dieu et des marins, le vieux solitaire agitait sa clochette et sonnait l'Angelus. Aussitôt la grande voix de l'église se fit entendre ; au signal argentin succéda le son puissant de la cloche. A trois reprises elle tinta trois fois dans les airs et sonna enfin à toute volée. Alors le curé de Dumborough, mettant son chapeau sous son bras, interrompit un instant ses réflexions pour réciter pieusement cette prière traditionnelle, connue depuis Urbain II et les croisades.

Après l'Angelus, le calme se fit plus profond dans la campagne, et le prêtre reprit sa marche. Un peu avant d'arriver au bourg il passa près du cimetière. Toutes les petites croix blanches étaient là paisibles, à l'abri des sapins qui les couvraient de leur ombre ; le curé dépassa l'avenue qui formait l'entrée et s'éloigna.

Tout à coup derrière lui, il crut entendre un sanglot. Il s'arrêta étonné : une seconde plainte étouffée parvint à ses oreilles, et, voilée par les branches des sapins, il crut apercevoir une robe de femme. Aussitôt il revint sur ses pas, traversa l'avenue, ouvrit la porte,

poussa un cri de surprise : Ellen Mac-Gaway était devant lui, agenouillée sur la tombe de ses parents.

Profondément ému, le curé de Dumborough tomba à genoux près de la jeune fille et joignit ses prières aux siennes. Puis, quand Ellen se leva, il la suivit silencieusement jusqu'à la porte du cimetière, admirant au fond du cœur comment Dieu avait promptement exaucé ses désirs.

Dès qu'ils eurent franchi l'enceinte, le vieux prêtre manifesta vivement toute sa joie.

— Enfin ! nous vous retrouvons, miss Ellen, s'écria-t-il, vous que nous avons tant cherchée ! Je savais bien que tôt ou tard vous reviendriez parmi nous !

Ellen sourit sentant qu'elle était près d'un ami fidèle et sûr. Le curé de Dumborough lui rappelait son heureuse jeunesse et toutes les traditions de son enfance.

— Quoi ! dit-elle, vous m'avez cherchée, monsieur le curé ?

— Oui ! certes, et longtemps, ma chère enfant. Le pauvre sir Glengarry, votre oncle, a fouillé l'Angleterre et la France, mis en mouvement toutes les polices et en œuvre tous les journaux, avant de mourir ici au milieu de nous !... Mais vous étiez bien cachée et votre retraite est restée ignorée.

— Enfin vous voici, Dieu soit béni !

Stupéfaite, Ellen regardait le prêtre.

La pensée que sir Glengarry l'avait cherchée avec ardeur lui mettait au cœur une vive souffrance, mais son premier mouvement fut de demander si son oncle était mort dans la foi d'O'Connell.

Le vieux prêtre la rassura.

— Oui, ma chère Ellen, il est mort converti, catholique comme vous, après avoir vécu au milieu de nous, au Fern-Cottage, pendant de longs mois.

— Dieu soit loué ! murmura la jeune fille, c'était mon vœu le plus cher !

Ils avaient pris tous les deux le chemin du Fern-Cottage. Ellen se fit raconter toute la vie de son oncle en Irlande, sa conversion si complète, qui la fit pleurer de joie ; à son tour elle expliqua son départ d'Ecosse et son séjour en France ; quand elle arriva à sa fuite précipitée de Brest, le curé sourit discrètement et mit la main dans sa poche pour s'assurer que la lettre de Mme d'Aiglemont y était encore. Puis, la jeune fille retraça sa visite à Glengarry-

Castle, son voyage et enfin sa surprise en apercevant le curé au cimetière de Dumborough.

"Dieu mène toutes choses, miss Ellen," termina le prêtre en forme de conclusion, quand ce récit fut achevé.

Ils arrivaient au Fern-Cottage.

Tremblante d'émotion, la jeune fille appuya sa main sur la barrière avant d'entrer dans le jardin. Depuis le jour où elle était sortie de cette maison après la mort de sa mère, avec cet oncle inconnu qui l'emmenait dans un pays non moins ignoré d'elle, que d'événements s'étaient succédé! Quatre ans d'une terrible expérience du monde avaient-ils suffi pour mettre un si lourd fardeau sur le front de cette enfant! Ellen parcourait rapidement par le souvenir ces années de souffrance: sir Glengarry remplissait les deux premières: Geneviève d'Aiglemont rayonnait sur la troisième; quant à la dernière, Ellen ne voulut pas arrêter sa pensée sur l'image qu'elle lui offrait: elle se redressa vivement, et, se souvenant tout à coup de la présence du prêtre qui, respectant son émotion, la considérait en silence:

"Entrez, monsieur, le curé," dit-elle.

Et, derrière le prêtre, elle franchit le seuil du Fern-Cottage.

Le curé s'arrêta à la porte de la cuisine, et fut salué par un cri de surprise. Le vieux Glenford et sa femme se levèrent en même temps et s'approchèrent de leur pasteur.

Mais au même moment Ellen apparut derrière lui et, cette fois, Betsy s'arrêta net en levant les deux bras au ciel.

"Miss Ellen! Je ne rêve pas! Grand Dieu! c'est bien elle!"

Glenford poussa un cri de joie.

"Comment! c'est vous, miss Ellen? Quelle surprise et quelle joie! Par saint Patrick! que les amis de la côte vont être contents, eux qui vous attendent depuis si longtemps!"

Ellen souriait tristement:

"Oui, c'est moi, mes amis, je reviens auprès de vous et désormais je ne vous quitterai plus.

—Non, miss Ellen, non, il ne faudra plus partir."

Et la vieille Betsy s'approchait de la jeune fille, lui prenait les mains et les couvrait de naïves caresses.

Puis l'excellente femme courait ranimer le feu.

"Venez vite, venez vous reposer dit-elle, et ne courez plus ainsi le monde. La vieille Betsy saura encore vous soigner."

Le prêtre considérait en souriant la joie de ces deux vieux servi-

teurs, et voyant Ellen bien installée dans sa demeure, il s'apprêta à partir.

“ Venez me voir demain, miss Ellen, j'ai à vous entretenir devant témoins.”

Ellen parut surprise du ton de gravité pris subitement par le bon prêtre ; mais elle ne voulut lui adresser aucune question et se borna à lui dire adieu en le remerciant une fois de plus et avec chaleur de tout ce qu'il avait fait pour ramener à Dieu l'âme de sir Glengarry.

Le prêtre partit enfin pour le presbytère. Comme au soir de la mort de mistress Mac-Gaway, il allait d'un pas allègre : quelques rides de plus s'étaient creusées sur son front, les anciennes s'étaient élargies, mais le regard de ses yeux clairs avait la même expression de douceur, de compassion et d'intelligence, et ce soir-là, brillant comme une étoile entre deux nuages, un rayon d'espoir lui semblait éclairer l'avenir de l'enfant qu'il avait élevée et qui lui tenait si fort au cœur. Il pensait à la lettre de Mme d'Aiglemont, et il réfléchissait qu'il était de son devoir de répondre au plus vite et d'annoncer l'arrivée d'Ellen. Son premier soin fut donc d'envoyer une dépêche en France, et lorsqu'il fut tranquille sur ce point, et que le sommeil eut commencé à le saisir, il ne put éloigner de son esprit l'image d'une humble église de village, dans laquelle Ellen Mac-Gaway, courbant sa tête blonde sous sa main paternelle, était agenouillée près d'un inconnu....

CHAPITRE XIII.

Le lendemain matin, Ellen se leva, fit avec émotion la visite des appartements, s'arrêta devant le portrait d'O'Connell, devant celui de son père, et enfin sortit.

Elle retrouva toutes choses telles qu'elle les avait connues dans son enfance. La montagne avait le même aspect fleuri et joyeux, les cabanes des bergers étaient toujours aussi pauvres, et leurs habitants aussi simples et croyants. La mer avait les mêmes teintes bleues, profondes, qu'Ellen lui avait si souvent vues en été ; les oiseaux passaient encore au-dessus des vagues ; la grève était toujours sablée d'or : les rochers étaient jetés aux mêmes places, pêle-mêle, opposant une infranchissable barrière aux flots qui devaient s'arrêter à leur pied. Ellen se retrouva tout à coup chez elle : elle

se reprit pour un instant à vivre de son ancienne vie, si calme et si confiante ; elle marchait au hasard, tournant les sentiers, descendant sur la plage, remontant vers le village, rêvant au passé, se plongeant dans le souvenir comme il arrive à ceux pour qui l'avenir est sombre et le présent décoloré.

Quand elle passait, comme autrefois, pensive et grave, les pêcheurs l'apercevaient. Et tout joyeux de la revoir, ils la saluaient avec empressement. Quelques-uns s'approchaient. Les vieux amis de son père, les vieilles femmes qu'elle connaissait si bien, venaient serrer ses mains blanches dans leurs mains brunes. Elle leur souriait causait avec eux, s'informait des baptêmes et des noces du village, et trouvait un regret pour ceux qui avaient disparu.

Rien n'est doux comme la patrie. Ellen, privée depuis quatre ans de la terre d'Irlande, trouvait à toutes choses une saveur nouvelle ; elle se retrempait dans l'air âpre et fort du pays natal. Elle jouissait aussi de l'affection des marins. Pour un cœur aussi plein d'abandon et aussi avide de tendresse qu'était le sien, le moindre témoignage de sympathie était précieux. Dans la catholique Irlande, entourée de ceux qui avaient adouci les dernières années de sir Glengerry par le spectacle de leur foi, qui conservaient pieusement le souvenir d'O'Connell, Ellen respirait à l'aise et retrouvait le bonheur et la gaieté.

Glissant comme une ombre légère dans les petits chemins bordés de genêts, elle prit enfin, à l'heure dite, la route du presbytère. En même temps que la perspective de cette entrevue solennelle avec le curé et les témoins, une vague inquiétude lui revint au cœur : sa situation pénible se retraça devant ses yeux ; involontairement elle fit un douloureux retour sur son isolement. Seule et sans ressources, pourrait-elle demeurer au Fern-Cottage ? Sa petite fortune et les quelques économies qu'elle avait faites en France suffiraient-elles à la faire vivre ?

Mais Ellen, sur le point de fléchir de nouveau sous le fardeau de ses angoisses, sentit la puissante consolation d'avoir fait son devoir. Sa faiblesse s'appuya sur le témoignage de sa conscience, sur la confiance qu'elle avait d'avoir obéi à sa mère, et, quelles que pussent être les épreuves nouvelles qui l'attendaient, elle compta sur Dieu comme par le passé.

Elle arrivait à Dumborough. D'une main relevant sa jupe humide de la rosée du matin, de l'autre tenant un bouquet de bruyère cueilli sur le chemin, le visage à demi caché sous les bords

de son chapeau de paille, elle pénétra dans le village. En levant la tête elle fut étonnée de voir un groupe d'hommes et de femmes réunis devant l'église. Mais sa surprise devint plus grande encore lorsque, la saluant respectueusement, les pêcheurs l'acclamèrent d'une seule voix avec un enthousiasme qui allait jusqu'au fond de l'âme de la jeune fille.

"Hourrah ! criaient ces voix d'hommes, hourrah ! vive miss Ellen ! vive la petite-nièce d'O'Connell !" . . .

A ce dernier cri, le cœur de l'Irlandaise tressaillit de fierté et de reconnaissance, elle remercia en quelques mots ses amis, et comme les acclamations recommençaient, le curé s'avança, calma de la voix et du geste ses paroissiens, et emmena Ellen, fort émue, chez lui.

En entrant dans le salon, la jeune fille aperçut quatre pêcheurs de la côte, aux mâles visages bronzés, les quatre témoins sans doute, et au milieu d'eux un officier public visiblement anglais, à la tête chauve et à la gravité britannique. Les cinq hommes se levèrent et la saluèrent profondément. Ellen leur répondit avec grâce et alla s'asseoir, sur l'invitation du curé, dans l'unique fauteuil de bois qui décorait la pièce. Son étonnement était profond.

Dès que la porte eut été refermée le curé se leva, prit dans son secrétaire une feuille de papier qu'il remit gravement à l'officier et se tourna ensuite vers Ellen :

"Avant de mourir, dit-il, sir Robert Glengarry m'a laissé ses instructions précises pour le jour où je vous retrouverais, miss Ellen.

"Ce jour étant venu, j'ai fait prévenir M. Spencer, qui, comme la loi l'exige, va vous lire le testament de sir Robert et prendre ensuite les dispositions nécessaires."

Ellen était devenue pâle aux premières paroles du curé. Au même instant M. Spencer se leva, s'inclina, et d'une voix creuse commença la lecture du testament.

Cette lecture ne fut pas longue. Sir Robert déclarait d'abord qu'il entendait mourir dans la religion catholique et romaine ; puis, après avoir énuméré tous ses biens, il instituait sa nièce, Ellen Mac-Gaway, sa légataire universelle. Sir Robert remerciait ensuite sa pupille, en quelques mots émus, de toutes les joies qu'elle avait apportées dans son foyer désert, ainsi que des exemples de piété qu'elle lui avait donnés, et finissait en lui demandant pardon des torts qu'il avait eus envers elle.

Ellen, tremblante d'émotion, avait caché son visage dans ses mains, incapable de retenir ses larmes.

M. Spencer, grave et impassible, attendit quelques instants, remit le testament dans son portefeuille, prit son chapeau et se retira discrètement, en disant qu'il allait faire les démarches nécessaires et prévenir immédiatement tous les fermiers et tenanciers d'Ellen. Joyeux et fiers de leur rôle, les quatre pêcheurs le suivirent, après avoir serré la main de leur curé, et jeté un dernier regard sur la jeune fille, qui pleurait d'émotion.

Quand Ellen releva la tête, elle était seule avec le prêtre. Enhardie par le regard du curé, elle se hâta de le remercier.

— C'est à vous que je dois tout, monsieur le curé, à commencer par la conversion de mon oncle.

— Dieu ordonne toutes choses pour notre plus grand bien, miss Ellen, et je ne vous cacherai pas ma joie de voir entre vos mains la fortune de votre oncle.

— Oui, monsieur le curé, mais quelle responsabilité ! Ne craignez-vous pas que je fasse mauvais usage de cette fortune ? Il est si difficile d'être riche et vertueux à la fois.

— Rassurez-vous, mon enfant, lorsqu'on a, comme vous, connu l'adversité, on est plus fort contre les dangers des richesses.

— Vous m'aidez, monsieur le curé, vous me dirigerez sur ce point comme sur tant d'autres.

— Votre cœur vous inspirera, Ellen.

— Je resterai autant que Dieu me le permettra au milieu des pêcheurs, dans ce village de Dumborough, habitant le Fern-Cottage, essayant de faire du bien autour de moi.

— Je vous en remercie au nom de mes paroissiens, j'en suis heureux pour leurs familles, pour le pays. Quand l'exemple manque en haut, miss Ellen, quand l'enseignement ne vient pas de sa source, vous savez qu'il est bien difficile de conserver le peuple dans la bonne voie.

— J'espère ne pas faillir à cette tâche."

Ellen se leva pour partir.

— Adieu, ou plutôt au revoir, monsieur le curé, car je viendrai souvent au village," ajouta-t-elle en souriant.

Le curé, saisi d'une pensée intime qui lui était venue au même instant, leva les yeux au ciel.

Il s'était soudain rappelé le message de la veille.

“ Au revoir, mon enfant... et... à bientôt ! ” dit-il sans oser exprimer ses sentiments.

Ellen ne remarqua pas ce mouvement. Ellen sortit, rêveuse, et reprit le chemin du Fern-Cottage. Le soleil de midi dardait ses rayons de feu sur la plage et faisait étinceler le sable d'un éclat insoutenable au regard. Une chaleur intense montait de la terre, de la mer, de chaque buisson. Les épis, qui jaunissaient, penchaient leurs têtes fatiguées de lumière, et les grands pins tordus, aux pousses vigoureuses, laissaient pendre leurs branches accablées. Ravis de cette surabondance de sève qui éclatait autour d'eux, les grillons chantaient à l'envi, au grand soleil d'été, et les cigales paresseuses, promenant dans les fleurs leurs longues pattes vertes, jetaient leur note aiguë sur cet accompagnement.

Ellen n'entendait rien, ne voyait rien, elle ne sentait pas la chaleur. Toute à ses pensées, toute au changement total qui venait de s'accomplir dans sa vie, elle se rendait chez elle en réfléchissant à ses nouveaux devoirs, hésitant encore à croire à ce qui venait de se passer, et répondant avec simplicité aux pêcheurs, qui, déjà informés de la bonne nouvelle, s'échelonnaient sur son passage pour la saluer sur son chemin et lui montrer leur joie.

La jeune fille ne changea rien à ses habitudes. Elle rentra au Fern-Cottage, passa tranquillement la journée à s'installer chez elle, non sans songer à sa mère, à cette jeunesse envolée qui lui ramenait tant de souvenirs, et dont elle retrouvait les détails dans son nid d'enfance. Malgré ses vingt-deux ans, Ellen sentait qu'elle n'était plus jeune, et, lorsqu'il lui arrivait de voir dans une glace l'image de sa fraîcheur, de ses cheveux si brillants, de ses cheveux dorés, elle se disait que l'épreuve forme de singuliers contrastes entre le cœur et les traits.

Si on lui avait dit alors que dans son cœur abandonné les fleurs pouvaient renaître, que rien n'est perdu à cet âge, que le malheur ne laisse de traces ineffaçables que sur les fronts fatigués du combat, elle eût secoué la tête et ne l'eût pas cru.

Plusieurs jours s'écoulèrent. Le vieux Glenford et sa fidèle Betsy, ravis de la bonne fortune qui arrivait à leur maîtresse, ne cessaient de lui en témoigner leur joie, et les pêcheurs de la côte, songeant à la générosité héréditaire des Mac-Gaway, étaient désormais tranquilles sur le sort de leurs enfants.

Par une fraîche matinée humide de rosée, Ellen, qui était à sa fenêtre, vit tout à coup une voiture traverser le village, s'engager

dans le chemin du Fern-Cottage et enfin s'arrêter à la porte de la maison. Étonnée, elle regarda la portière s'ouvrir et retint un cri de surprise en voyant descendre mistress Plumett et sa sœur. Néanmoins, avec la politesse et l'affabilité qui faisaient partie de sa nature, elle secoua rapidement quelques brins de fil blanc attachés à sa robe noire et se rendit au salon. Il n'y avait sur son visage ni rancune ni humeur. Elle s'avança simplement, avec une grâce inconsciente, et répondit aimablement au salut empressé que lui firent tour à tour les deux Anglaises.

Sitôt après les premières phrases banales de toute conversation mistress Plumett approcha sa chaise de celle de la jeune fille, et penchant en avant son grand buste maigre, elle se mit à expliquer le but de sa visite.

— "Vous n'ignorez pas, miss Ellen, que M. Spencer, chargé de prévenir vos tenanciers, nous a fait connaître le testament de sir Glengarry. Nous respectons les volontés dernières de notre oncle, et nous sommes bien résolues à quitter pour jamais Glengarry-Castle, si vous l'exigez. Mais j'avais espéré, miss Mac-Gaway, qu'au nom de mes huit enfants, au nom de notre pauvreté, en souvenir de celui qui fut notre bon oncle, j'obtiendrais la faveur d'y passer mes jours."

Sa voix était devenue plaintive et suppliante : miss Mathilda se joignit aux prières de sa sœur.

— Vous ne refuserez pas la demande d'une pauvre mère chargée de nombreux enfants ! s'écria-t-elle.

— Songez que nous avons à peine de quoi vivre !

— Nous comptons sur votre générosité miss Ellen.

— Vous êtes si bonne, si charitable !

— Nous nous recommandons à votre excellent cœur."

Ellen, qui avait peine à contenir ses sentiments, se demandait où était son devoir. Durant les supplications des deux sœurs, mille impressions diverses avaient passé sur son visage, et plus elles continuaient, plus elle se sentait envahie par un véritable mépris pour ces caractères sans dignité, pour ces esprits avides. Mais la voix de pitié parla en elle, et, reprimant le dégoût que lui inspiraient les deux suppliantes, elle se leva enfin, les fit taire d'un geste, et regardant miss Barbara :

— "Si vraiment j'ai le droit de disposer de la fortune de mon oncle, dit-elle, je n'en resterai pas moins au Fern-Cottage dans ce village et je vous laisserai volontiers à Glengarry-Castle."

Aussitôt les yeux des deux sœurs brillèrent de joie : non pas de reconnaissance, elles étaient incapables de comprendre le sentiment qui faisait agir leur bienfaitrice ; mais elles n'en remercièrent pas moins Ellen avec une véhémence intéressée, qui amena sur les lèvres de la jeune fille un sourire involontaire, immédiatement réprimé.

— Nous vous bénirons toute notre vie, miss Ellen.

— Vous êtes la digne héritière de sir Glengarry !

— Je n'ai fait que mon devoir, murmura Ellen à demi-voix.

Pressées de partir, maintenant qu'elles avaient obtenu ce qu'elles désiraient, mistress Plumett et sa sœur saluèrent humblement celle qui venait de leur donner une preuve si éclatante de sa supériorité, et, baisant les mains d'Ellen avec de nouvelles protestations, elles se retirèrent brusquement.

Restée seule, la jeune fille remonta dans sa chambre, et, suivant des yeux la voiture qui emmenait celles qui avaient contribué au malheur de sa vie, elle éprouva ce sentiment délicieux qui suit une bataille vaillamment gagnée. Le brouillard du matin s'était dissipé : Ellen put apercevoir longtemps encore la silhouette des deux sœurs, et, lorsque pour jamais elles eurent disparu à l'horizon, la jeune fille se sentit plus tranquille : il lui semblait qu'elles emportaient avec elles la tristesse et le malheur de ses vingt ans.

Seul dans sa chambre et s'y promenant à grands pas, le vieux curé réfléchissait.

Au premier moment de joie qu'il avait éprouvé lorsqu'il avait connu le testament de sir Robert, avait succédé une légère préoccupation. Il se disait qu'Ellen, quoique très sage et très grave, allait se trouver dans une position bien singulière, seule au Fern-Cottage. Maintenant surtout qu'elle était riche, avec une beauté incontestable et toute la grâce de sa jeunesse, il n'était pas normal qu'elle restât isolée, renfermée au fond de ce petit village, entourée seulement des pêcheurs.

— Non, se disait-il, ce n'est pas possible et ce ne sera pas !”

Sa pensée revenait sans cesse à Mme d'Aiglemont et à ce jeune homme inconnu qui aimait la petite-nièce d'O'Connell. Il savait que, si la France a trop souvent donné au monde un triste spectacle, elle est néanmoins le pays des grands caractères, des grandes énergies et des grands enthousiasmes. Mais il se demandait comment, après une lettre aussi pressante, Mme d'Aiglemont avait laissé sa dépêche sans réponse.

“ Voici déjà quelques jours qu'Ellen est revenue, pensait-il, et cette dame ne m'écrit pas.”

Au même moment un coup de sonnette retentit à la porte. Mu par un pressentiment intime, le prêtre s'approcha en hâte de la fenêtre. Mais déjà les visiteurs avaient franchi la porte, et le curé n'aperçut qu'un volant de robe claire et un bout d'ombrelle blanche qui disparaissaient.

Comme il se disposait à descendre, sa vieille bonne, tout essouffée, frappa à la porte.

“ Ah ! monsieur le curé, s'écria-t-elle, descendez vite ! Deux dames étrangères et un officier sont au salon.”

Elle tendait à son maître deux cartes qui portaient les noms suivants : Mme d'Aiglemont, Antoine d'Aiglemont, lieutenant de marine.”

Le curé eut un fin sourire, jeta un coup d'œil sur ses vêtements, et descendit rapidement.

Quand il entra, les trois personnages annoncés par la vieille bonne se levèrent. Le curé les salua : Mme d'Aiglemont et sa fille Jeanne s'inclinèrent ; le jeune homme courba profondément la tête ; puis sur un signe du prêtre, chacun s'assit. Mme d'Aiglemont prit aussitôt la parole, pendant que le curé de Dumborough l'examinait attentivement.

Elle avait bien changé, Mme d'Aiglemont : ce qui, lors du départ d'Ellen, n'était encore qu'un commencement de retour à la vie sérieuse et chrétienne était devenu une véritable conversion. Devant la souffrance véritable de son fils, les exemples que lui donnaient ses filles et le souvenir de la conduite si ferme et si digne d'Ellen, elle s'était sentie touchée enfin jusqu'au fond de l'âme. Elle avait soudain compris la beauté morale qui illuminait le regard de son fils, qui planait chez Ellen au-dessus de la beauté physique, qui donnait à Geneviève un prix inestimable ; et du même coup elle avait dédaigné et méprisé ses fantaisies mondaines et ses futiles préoccupations. A partir de ce jour, elle était devenue aussi sérieuse et aussi bonne qu'elle était légère et égoïste autrefois.

Elle parla au prêtre avec ce charme et cette aisance qu'elle n'avait point perdus, une ombre de sourire sur les lèvres, un rayon de tendresse dans les yeux en regardant Antoine et elle raconta avec simplicité comment son fils avait connu mis Ellen, s'était attaché à elle et désirait l'épouser.

Pendant qu'elle parlait ainsi, fort ému le curé de Dumborough

s'était retourné vers le jeune homme et l'examinait en souriant. Antoine, en uniforme, avec sa taille élégante, son air de distinction, son visage expressif, un peu pâle, et ses grands yeux énergiques, le séduisit du premier coup. Le frère et la sœur, placés l'un près de l'autre, formaient un groupe charmant.

Mme d'Aiglemont remarqua la satisfaction qui se lisait sur le visage du vieux prêtre. Elle en fut rassurée et continua :

“ J'avoue, dit-elle, que j'avais d'abord combattu les sentiments de mon fils, parce que vous n'ignorez pas, monsieur le curé, que miss Mac-Gaway est pauvre, et que mon fils, avec sa solde de lieutenant, ne possède pas une grande fortune ; mais Dieu viendra à son aide : miss Ellen m'a appris à ne pas douter de la Providence.”

En entendant Mme d'Aiglemont parler ainsi de la pauvreté d'Ellen, le curé ne put retenir un sourire, mais il se garda de détromper son interlocutrice ; dans cette croyance la tendresse d'Antoine doublait de prix.

Mme d'Aiglemont acheva son récit en suppliant M. le curé de parler à Ellen et de lui exprimer les sentiments de son fils. Antoine joignit ses prières à celles de sa mère et sa voix, à la fois mâle et douce, faite pour le commandement et pour l'affection, lui conquit définitivement l'estime et la sympathie du bon prêtre.

Il répondit d'un mot :

“ J'irai lui parler, madame, et Dieu fera le reste !

— Mes plus chers intérêts sont entre vos mains, monsieur le curé,” s'écria le jeune homme.

Mme d'Aiglemont et ses enfants se retirèrent pour gagner le logis qu'ils avaient retenu, et le curé les regarda s'éloigner.

La grande et mince silhouette de Mme d'Aiglemont s'élevait à côté de celle de Jeanne plus petite, mais aussi gracieuse, et d'un port plus jeune et plus souple. Mais ce qui captivait les regards du prêtre, c'était cette tête brune et fière, cette allure simple et élégante, cet uniforme de marin sous lequel il avait deviné, avec sa science des âmes, un grand cœur et un noble esprit.

“ Bien ! se dit-il en rentrant pour prendre son chapeau, je savais que la France n'était pas perdue ; pour peu qu'elle possède encore quelques centaines de tels enfants, elle redeviendra vite la première des nations.”

Après quelques instants il avait fermé la porte de sa maison traversé le bourg, et il s'engageait dans le chemin de Fern-Cottage.

Il marchait vite, sans regarder autour de lui, avec un mouvement

régulier, machinal, qu'on devinait être inconscient. Il songeait à la conversation qu'il venait d'avoir, à celle qu'il aurait avec Ellen; de graves pensées d'avenir assiégeaient son esprit. Quand il arriva, Betsy, qui le voyait venir de loin, s'avança vers lui :

“ Miss Ellen est chez elle ?

—Non, monsieur le curé, elle est dans la montagne.

—De quel côté ?

Betsy montra les sommets.

“ Là-haut, fit-elle.

—Hum ! murmura le curé qui se rappela tout à coup que ses jambes n'avaient pas vingt ans, je vais aller la chercher, si je puis !”

Il commença à gravir le Carreau-Tual, au frais soleil du matin. Dix heures sonnaient à l'église. Quand le vieux prêtre fut parvenu aux deux tiers de la montagne, il leva les yeux, et tout à coup, assise sur un quartier de rocher qui s'avancait en pointe et dominait une vaste étendue de pays, lui apparut Ellen, qui ne l'avait pas aperçu, plongée qu'elle était dans sa rêverie. Il n'était plus qu'à quelques pas d'elle, lorsqu'il l'appela. Au son de sa voix, Ellen tressaillit, et apercevant le curé, elle sourit et s'avança vers lui.

“ Restez, restez, Ellen, je vais monter et m'asseoir à côté de vous.”

La jeune fille obéit. Le prêtre, en quelques secondes, fut auprès d'elle, et commença aussitôt l'entretien. A leurs pieds se déroulait la grande mer bleue, qui s'élargissait à droite au sortir du golfe, jusqu'à se confondre avec le ciel. Les cabanes des pêcheurs, groupées pêle-mêle autour de l'église dans un pittoresque désordre, envoyaient chacune sa petite spirale de fumée grise se perdre dans les airs. Plus près d'eux, le Fern-Cottage se cachait dans les pins, et l'on n'apercevait, de cette hauteur, que son toit d'ardoise, brillant au soleil. A l'horizon, de l'autre côté du golfe, d'autres sommets, entre lesquels on voyait parfois une échappée de lumière, plus souvent encore des montagnes, des crêtes dentelées, tantôt étincelantes comme un gigantesque feston de pierres précieuses, tantôt perdues dans l'ombre, brumeuses, imposantes par leurs masses.

La conversation dut être longue, car l'Angelus de midi était sonné quand le prêtre quitta Ellen pour rentrer chez lui. Après avoir exposé la demande de Mme d'Aiglemont et d'Antoine, il lui avait fallu calmer les craintes d'Ellen, la rassurer, l'encourager. Il avait fallu chaudement plaider la cause du jeune homme, trouvant mille raisons pour convaincre Ellen, lui exposant la situation anormale et difficile dans laquelle elle se trouverait, seule, au Fern-Cottage.

Il lui avait dit que, puisqu'elle rencontrait sur son chemin une affection sérieuse, profonde et chrétienne, elle ne devait pas la repousser. Il avait fait l'éloge d'Antoine, celui de Mme d'Aiglemont, celui de Jeanne ; une larme avait brillé dans les yeux d'Ellen au souvenir de Geneviève. Pendant que le prêtre parlait, la jeune fille écoutait, silencieuse, le regard errant sur les merveilles qui s'étaient devant elle. Mille impressions passaient sur son front, sa physionomie expressive reflétait fidèlement les sentiments qui agitaient son cœur, ses lèvres se serraient ou se détendaient dans un demi-sourire, ses yeux se voilaient ou s'éclaircissaient subitement ; mais, lorsque le prêtre, usant de son argument le plus convaincant, lui eut dit que Mme d'Aiglemont la croyait pauvre, et que la tendresse seule faisait agir Antoine, la jeune fille, touchée au cœur, baissa la tête, et ne voulant pas s'avouer vaincue se renferma dans le silence.

Le curé le devina ; mais trop prudent pour insister en un pareil moment, il changea brusquement de sujet et demanda à Ellen si elle souhaitait de revoir Mme d'Aiglemont et Jeanne.

Comme il l'avait prévu, elle accepta cette pensée avec joie, et, la quittant alors avec un regard tout chargé d'espérance, il prit un sentier qui descendait sinueusement au village, pour aller rendre compte de son message à ses impatients visiteurs.

Une heure après, Ellen, rentrée au Fern-Cottage, recevait dans ses bras Mme d'Aiglemont et sa fille, la première tellement transformée, tellement aimable et simple, qu'on la reconnaissait à peine ; Jeanne, toujours vive, toujours gracieuse, toujours souriante, attachant son beau regard luisant dans les yeux d'Ellen et ses lèvres roses au front de son amie :

— Chère miss Ellen, comme je suis heureuse de vous revoir !

— Moi aussi, ma petite Jeanne, c'est une joie que je n'osais plus espérer."

Par un accord tacite, plein de délicatesse, personne ne parla de la grande affaire. Ellen demanda des nouvelles de Geneviève et fut heureuse d'entendre Mme d'Aiglemont louer sans réserve sa fille, et se féliciter de la décision qu'elle avait prise.

— C'est à vous, miss Ellen, qu'elle doit ce bonheur et cette grâce, comme beaucoup d'autres !

— Ma chère mère, murmura Jeanne, miss Ellen porte partout la paix avec elle."

Etonnée d'un tel langage, la petite-nièce d'O'Connell bénissait Dieu, lorsque Mme d'Aiglemont se leva pour partir. Celle-ci était

de plus en plus ravie d'Ellen, captivée par le rayonnement du regard si franc et sympathique de la jeune Irlandaise.

Elle s'approcha d'Ellen, et lui prenant les deux mains, elle la regarda tendrement :

“ M. le curé a dû vous parler de ce qui nous amenait à Dumborough, ma chère enfant, dit-elle ; laissez-moi espérer que vous vous rendez à nos désirs.”

Puis, attirant le front d'Ellen à ses lèvres, elle ajouta plus bas :

“ Puissé-je bientôt vous appeler ma fille !... ”

Au même instant Ellen, confuse, sentit le bras de Jeanne s'enrouler autour de sa taille, et, pendant que Mme d'Aiglemont se dirigeait vers la porte, elle entendit murmurer à son oreille :

“ Voulez-vous être la sœur de Geneviève ? ”

Un instant après, les deux femmes avaient disparu et Ellen se retrouvait à la même place, immobile, les joues empourprées, le cœur ému, plein d'un sentiment qu'elle n'avait pas encore connu, celui d'un bonheur sans mélange d'amertume.

Le soir de ce même jour, Ellen s'était rendue sur la grève, désirant être seule et réfléchir sérieusement. De son pas alerte elle était descendue par le chemin, et arrivée sur le sable doux et fin de la plage elle avait ralenti sa marche. La mer finissait de baisser. Ses flots bleus, s'éloignant peu à peu avaient laissé à nu tous les petits rochers couverts de goémon. Il était sept heures : le soleil brillait encore : mais quelques brumes très légères, comme un voile de gaze blanche, entouraient déjà le sommet indécis du Carrau-Tual. A l'horizon, la mer avait des teintes d'un gris bleuté ; plus près elle était verte ; sur la rive elle se frangeait de festons argentés. Tous les charmes de la nature, à cette heure voisine du crépuscule, semblaient s'être donné rendez-vous. L'air était d'une limpidité parfaite ; bien loin, à gauche, au fond du golfe, on apercevait le port de Kenmare, dont les toits étincelaient aux derniers rayons du jour. Ellen se promena quelques minutes, puis elle avisa une grande pierre carrée que le frottement continu de l'eau avait vernie, et qui était jetée au milieu de la plage, comme un coussin de velours brun. Elle s'assit sur ce siège rustique, et sa rêverie se forma des couleurs qu'elle admirait autour d'elle. Elle fut douce et pénétrante comme le parfum des lichens, un peu vague comme le brouillard qui hésitait à se poser sur les montagnes, calme comme les petites vagues qui expiraient sur le sable, sereine et confiante comme le ciel d'été. La jeune fille était négligemment assise presque à

terre, la tête appuyée sur la main : sa robe blanche, dessinant les contours de sa taille, traînait à côté d'elle. Par une habitude commune à ceux qui regardent souvent en haut, elle avait laissé tomber son chapeau de paille, et les boucles blondes de ses cheveux flottaient au vent du soir autour de son front. De la main gauche elle pressait la petite croix d'O'Connell et ses lèvres s'entr'ouvraient légèrement en laissant échapper quelques mots qui semblaient intelligibles.

“ Que faire ?... Inspirez-moi, mon Dieu !... Je ne suis qu'une enfant !... ”

Puis elle écoutait, malgré elle, la voix de son cœur :

“ Il m'aime... mais m'aimera-t-il toujours ?... Pourrai-je compter sur lui ?... Sera-t-il vraiment chrétien... ”

Sans en avoir conscience, elle avait prononcé à haute voix ces dernières paroles.

Tout à coup elle tressaillit. Une voix s'était élevée derrière elle :

“ Oui, Ellen, je vous le promets devant Dieu ! ayez confiance en moi !... ”

La jeune fille se leva brusquement : Antoine d'Aiglemont, debout et découvert, était devant elle, à deux pas.

Il parut à Ellen qu'une promesse ainsi faite par une âme loyale était sacrée, et elle sentit s'envoler soudain tous ses doutes, comme les oiseaux qui quittent leur nid sur un appel de leur mère. Elle releva la tête, fixa ses yeux bleus sur ceux du marin qui, brillant d'espérance, et d'un mouvement plein de confiance, répondant à celui du jeune homme, elle laissa, en souriant, tomber sa main dans celle qu'il lui tendait.

.....

Trois mois après, un navire à vapeur, qui faisait le service de transport entre la côte ouest de l'Irlande et la France, quittait le port de Kenmare à destination de Brest. Pour sortir du golfe il lui fallait passer à une centaine de pas de la plage de Dumborough. Déjà on entendait le bruit ronflant de la machine ; on voyait son hélice fonctionner bruyamment ; le navire approchait, laissant après lui un sillage blanc d'écume qui traînait comme une robe de bal. A mesure qu'il approchait, entouré de mouettes, qui comptaient sur la générosité des passagers pour happer au vol quelques miettes de pain, on distinguait mieux sur le pont un jeune couple, la main dans la main, tourné vers Dumborough. C'était Ellen et son mari.

Sur la falaise, les pêcheurs s'étaient rassemblés : ils considéraient

les deux jeunes gens, admirant une dernière fois le brillant uniforme d'Antoine et la grâce d'Ellen ; et, lorsque le bateau passa devant eux, quand il fut à portée de la voix, tous les chapeaux se levèrent en l'air, toutes les poitrines poussèrent ensemble le même cri :

“ Hourrah ! Vive Ellen Mac-Gaway ! ”

Souriant, Antoine d'Aiglemont agita casquette, et sa belle voix d'officier cria du fond du cœur :

“ Adieu, mes amis, au revoir ! . . . ”

Le navire passa, les vivats et les acclamations le suivirent, et il avait déjà presque disparu, lorsque le vieux curé, moitié souriant, moitié pleurant, s'avança vers la pointe et, levant la main vers le sud, s'écria d'une voix que la brise emporta au loin :

“ L'Irlande confie son trésor à la France catholique ! ”